

# PRO FRIBOURG

Jun 2000

Trimestriel N° 127



LA POYA  
HALTE AU MASSACRE



## FRIBOURG, UNE SI «PETITE» VILLE

*Si petite soit-elle, Fribourg reste une cité. Elle a connu des moments de grandeur. A l'époque médiévale, quand ses marchands participaient aux foires de Lyon et de Zurzach, ou – autre exemple – quand elle se dotait d'une Université résolument hors frontières. Ce sont là, certes, de rares moments de grâce, d'ouverture sur le monde quand elle faisait appel à des forces vives loin à la ronde, confiant la construction de ses monuments médiévaux à des maîtres d'œuvre et des artistes étrangers ou allant chercher des professeurs pour sa nouvelle Haute Ecole en France, en Allemagne ou en Pologne.*

*Mais le reste du temps, elle se complaît dans un provincialisme étriqué, faisant du repli sur soi une vertu. Au point de s'acharner à détruire, dénaturer les témoins de son ancienne grandeur. Voyez l'exemple récent de l'Université de Miséricorde, dont on a, à force d'ajouts médiocres, brouillé l'image d'un geste architectural fort.*

*Si nous n'y prenons garde, c'est maintenant le site de La Poya qui risque d'être détruit par la main technicienne d'ingénieurs qui font fi de l'histoire, de la culture et de l'urbanisme, soutenus qu'ils sont par des politiques dont le dénominateur commun, toutes tendances confondues, est une honnête médiocrité.*

*Le danger est grand, car l'ensemble que forme le château et le parc de La Poya ne sont connus que par ses abords délaissés, la promenade du Palatinat et de la Haute Croix, ou les terrains d'exercice de la caserne de La Poya. C'est pourtant un ensemble d'importance européenne, préservé – car jamais vendu depuis sa création à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle – par les soins attentifs de ses propriétaires.*

*Le créateur de La Poya n'était autre que l'Avoyer de Fribourg, François-Philippe de Lanthen-Heyd, ambassadeur à la cour de Louis XIV à Versailles, dont il ramena un savoir et des goûts aussi éclairés que dispendieux, réalisant une folie, un château néo-palladien, seul à l'époque de ce style au Nord des Alpes, où s'allient influences française et italienne, entouré d'un parc qui forme une synthèse de l'art des jardins.*

*Le projet actuel de pont de La Poya, présenté comme la panacée à tous les problèmes de circulation en ville de Fribourg et comme «sauveur» de sa cathédrale, n'est qu'un avatar d'un projet de 1904 dit «Pont du Palatinat, écarté alors parce qu'il avait le défaut d'éviter la ville dont l'intérêt évident est d'attirer la circulation». La ville, entretemps, s'est étendue et le projet actuel prolonge un pont haubané par un tunnel en forme de queue de poisson qui ne fera qu'accroître et répandre les nuisances dans des quartiers résidentiels, exposant les automobilistes pressés à l'inconfort et aux «bouchons» en plein tunnel mal ventilé, massacrant au passage un site d'importance nationale, pour le seul profit de quelques technocrates et d'édiles bornés, au grand dam des contribuables.*

*Ce cahier vous apporte la nécessaire information, systématiquement tue ou ignorée par nos édiles qui croient encore ferme nous faire avaler la pilule au nom d'un projet mythique, désastreux dans ses effets.*

Gérard Bourgarel

# SOMMAIRE

## La Poya, Halte au massacre

Préparation du dossier	Jean-Luc Rime	
«Tout est pensé à une échelle minuscule»	Christa Mutter et Jean-Luc Rime	3
Chronique d'un avortement	Frédéric Bosson	5
La cote d'alerte est dépassée	Rosemone de Durfort	6
Le pont fera fuir les habitants de la ville	Christa Mutter	8
Une politique d'aménagement globale	Jean-Luc Rime	9
Halte au massacre		11
Historique du parc	ICOMOS	13
Un art de recevoir		17
Les jardiniers ont la main lourde	Frédéric Bosson	20
L'énigme du château de La Poya	Prof. André Corboz	21

## Nouvelles

Fin de parcours	Clara Messagère	31
Mon Petersbourg	Clara Messagère	36

## Supplément

Assemblée générale		I
Un engagement sans faille	Gérard Bourgarel	II

## Remerciements

Nos plus vifs remerciements vont à toutes les personnes qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de cette publication. Un merci chaleureux à Mme la baronne Rambaud et à sa fille, Mme Rosemone de Durfort, qui nous ont ouvert grand leurs portes et mis à disposition leur documentation iconographique.

## Illustrations

Couverture: face sud du château et jardin à la française par Diane de Durfort. Dos de couverture: vue du porche depuis l'allée de tilleuls par Jacques Rambaud. Intérieur de couverture: vue depuis l'allée de tilleuls, anonyme. P. 36, tableau de R. Buchs, aimablement mis à disposition par la famille Polzer.

## Crédit photographique

Jean-Luc Planté, Genève: p. 3. Primula Bosshard, Fribourg: p. 22, en haut à gauche, p. 18 et 19. Bosshard et Eigenmann, Fribourg: p. 6, 22 en haut à droite. Felici, Roma: p. 17. Rast, Fribourg: p. 9 et p. 12. Institut für Geschichte und Theorie der Architektur, ETH Zürich: p. 7, p. 22 en bas, p. 25 et p. 27.

© PRO FRIBOURG, MÉANDRE ÉDITIONS, Stalden 14, 1700 Fribourg

ISSN 0256-1476

## IMPRESSUM

PRO FRIBOURG  
Stalden 14  
1700 Fribourg  
Tél. 026 - 322 17 40  
Fax 026 - 323 23 87

## Conditions d'abonnement

Ordinaire Fr. 46.–  
De soutien Fr. 60.–  
Réduit (AVS, étudiants, apprentis) Fr. 36.–

## CCP 17-6883-3

**PRO FRIBOURG**  
**1700 Fribourg**

Imprimerie Fragnière SA, Fribourg.

**Tirage 4'500 exemplaires**

**Prix: Fr. 12.–**

# ANDRÉ CORBOZ: «TOUT EST PENSÉ À UNE ÉCHELLE MINUSCULE»

Interview: Christa Mutter et Jean-Luc Rime

André Corboz, professeur émérite EPFZ, vit à Genève. Il a d'abord enseigné l'histoire de l'architecture à l'université de Montréal et ensuite l'histoire de l'urbanisme à l'École polytechnique fédérale de Zurich.

*Professeur Corboz, quelle est l'importance du château de La Poya et de son parc parmi les réalisations en Suisse et en Europe?*

C'est une question à laquelle il est difficile de répondre pour la Suisse, parce qu'il n'y a pas encore d'inventaire. Peu à peu, on découvre, même dans le canton de Fribourg, une foule de châteaux. Il existe seulement la publication «La maison bourgeoise en Suisse» qui date du début de ce siècle. Il y a toute une richesse à étudier de façon sérieuse, et La Poya en fait partie au premier chef. La Poya combine deux directions architecturales contradictoires, la direction Palladio pour le plan et la relation avec le paysage et la direction Borromini à l'intérieur, pour le «décor». Remarquez qu'on ne peut guère parler de décor avant la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, où l'on enjolive. Ici, tous ces éléments

ont un sens pour les gens qui l'ont construit. C'est un ensemble où tout a une signification, reste à en trouver la clé que l'on ne connaît pas.

Pour cette combinaison de deux tendances, La Poya est à mon avis un cas unique en Europe de fusion du Palladianisme et du Borrominisme. Le deuxième point exceptionnel, c'est qu'au moment où on a construit La Poya, on ne parlait plus de Borromini et pas encore de Palladio, qui redevint un modèle au XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est incroyable qu'à Fribourg on ait réalisé cela!

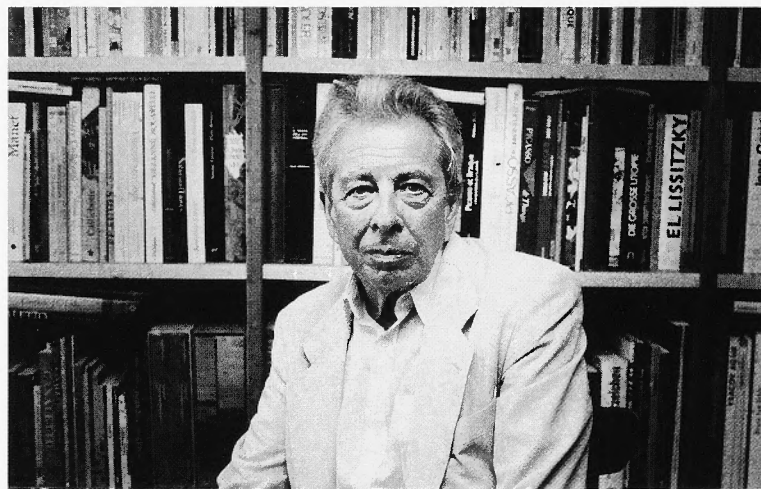
*Dans votre article, vous décrivez un beau bâtiment aux portes de Fribourg. Est-ce un château à la campagne ou y a-t-il un lien avec la ville?*

Evidemment, il a un rapport étroit avec la ville. Le château est ce que Palladio appelait une «villa». Dans la terminologie palladienne, la villa suburbaine est un petit château juste à la limite de la ville. Aujourd'hui, on l'appellerait «maison de week-end», toutes proportions gardées bien sûr. La maison principale est en ville, à deux pas.

*Pensez-vous qu'il est possible d'intégrer le pont et la galerie prévus par les ingénieurs dans le parc du château?*

**C'est une mission impossible. Ce projet est complètement absurde et il risque vraiment de causer la ruine de l'ensemble château parc.** La catastrophe, c'est sa proximité du château. Il n'y a pas seulement les travaux qui vont faire un passage qui coupera irrémédiablement l'allée sur 30 mètres, il y aura aussi les vibrations qui sont très dangereuses pour les stucs. Il n'y a même pas eu d'évaluation des vibrations pour le projet, c'est surréaliste! Je ne connais pas de stucs de cette qualité en

*Le professeur André Corboz craint la ruine d'un ensemble unique en Europe.*



Suisse: traités comme ceux-ci en haut-relief, aussi détachés du plafond et avec une telle plasticité.

*Quelles seraient les conditions pour l'implantation d'un nouvel axe routier dans une ville comme Fribourg?*

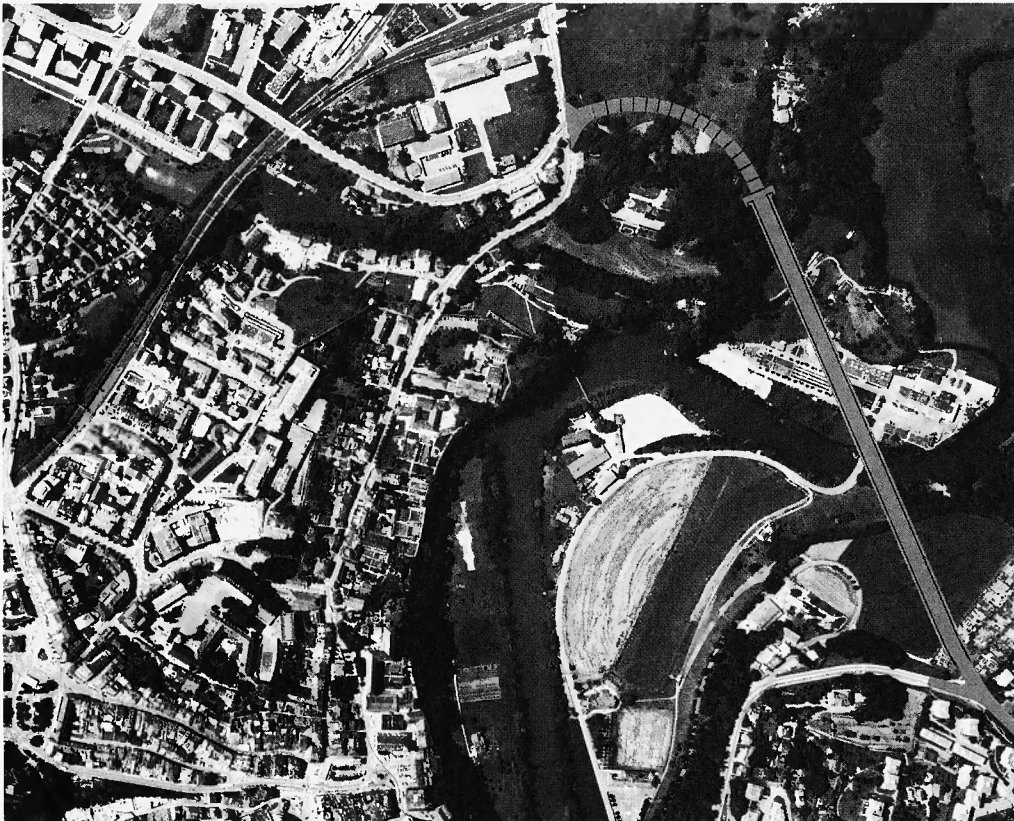
Je n'ai pas étudié cette question mais tout est pensé à une échelle minuscule, sans vision d'ensemble. Au minimum, il faut déplacer la sortie du pont de 300 mètres vers l'autoroute et il n'y aurait pas besoin de faire un tunnel, mais les problèmes du bruit et de la pollution restent bien sûr, avec les

milliers de poids lourds qui passeront par là. L'autoroute est déjà très proche de Fribourg et ses sorties actuelles sont pratiques.

*Dans notre pays, n'y a-t'il pas une faiblesse de la protection des biens culturels dans la mesure où un tel projet peut s'imaginer à proximité immédiate d'une demeure si prestigieuse?*

En Suisse, il n'y a pas de règle fédérale, ce sont les cantons qui décident... **En France, il y a une zone de protection de 500 mètres pour tout monument classé. 500 mètres...**

4



*Le tracé officiel.  
Pont et galerie passent  
à moins de 100 m du  
château.  
Impossible en France.*

# FRIBOURG, VILLE DE PONTS CHRONIQUE D'UN AVORTEMENT

Par Frédéric Bosson

**Un concours d'ingénieurs est lancé en 1989 par la ville de Fribourg. Elle veut se doter d'un nouveau franchissement de la Sarine à la hauteur de son orgueil.** Cinq teams fribourgeois sont invités. Le 1<sup>er</sup> prix est remporté par une ribambelle d'ingénieurs. 10 ans plus tard, le projet est piloté par l'ingénieur Clément, seul rescapé apparent de cette équipée.

Le projet de pont haubané long de 630 mètres, dont la silhouette est aujourd'hui bien connue, est choisi pour ses qualités techniques et esthétiques même s'il est plus onéreux. Deux projets de ponts-poutre sont écartés car le jury «ressent l'effet d'un ouvrage à grande vitesse, étranger à la ville et inhospitalier aux piétons». Un projet de pont-arc – comme celui sur le Gottéron est écarté, jugé «lourd et sans originalité». Un autre projet de pont haubané, hors d'échelle, est lui aussi mis hors course.

**Le tracé est imposé à tous les concurrents:** départ du Schönberg (jardins familiaux), arrivée au Palatinat, sous la Haute-Croix, avec un tunnel de 250 mètres environ sous le Parc de La Poya (les documents disponibles ne disent pas s'il s'agit de préserver le parc ou simplement de conserver un terrain d'entraînement nécessaire à l'armée). Le trafic arrive au carrefour du Général-Guisan pour retourner en ville. L'avenue Général-Guisan (qui finit aujourd'hui en cul-de-sac) et le pont sont les seuls vestiges d'un ambitieux plan de circulation des années 60 qui prévoyait de transpercer la ville de voies rapides.

Face à la dure réalité économique – le pont à 15 millions se transforme en projet à 80 ou 90 millions – la ville doit en rabattre. Après quelques années d'oubli, le socialiste de la ville Marcel Clerc arrivera à refiler son coût

teux bébé au socialiste du canton, Pierre Aeby, alors directeur des Travaux publics. Ce dernier convaincra encore le Département fédéral des transports de classer l'ouvrage «route nationale» pour bénéficier de subventions. Aeby bien vite éclipsé de la politique locale, le radical Claude Lässer se retrouve avec cet enfant illégitime dans les bras.

**Conçu sans tenir compte de la nouvelle et dense urbanisation d'Agy** (Waro, Mediamarkt, Forum Fribourg...), le trafic sera passablement perturbé aux heures de pointe: selon le rapport technique joint au dossier d'enquête des files d'attentes importantes se formeront dans la galerie. Pour des raisons de coûts, la galerie ne sera pas ventilée, ceci malgré les tragiques événements de Chamonix. Les automobilistes apprécieront ce cadeau empoisonné! Chaque jour, 22 000 véhicules dont 5% de camions devraient emprunter ce nouvel itinéraire.

Pour couronner le tout, malgré la présence du château de La Poya – immeuble et parc sont classés d'importance nationale – les services de la protection du patrimoine n'ont jamais été consultés ni impliqués préalablement. L'étude d'impact qui est censée relever aussi ces aspects l'ignore superbement.

**Reprendre un tel projet aurait pu être l'occasion pour le canton d'en vérifier le tracé et le bien-fondé.** Le projet, d'abord communal, a évidemment été confiné au territoire de la ville. Devenu cantonal, il aurait pu et dû quitter ces limites arbitraires et se rapprocher de la jonction d'autoroute. Ce ne sera pas le cas.

*Lors de la mise à l'enquête, aucun gabarit n'a été posé pour permettre d'estimer l'impact des constructions dans le paysage. Pourtant la loi sur les constructions l'exige.*

# LA POYA

## LA COTE D'ALERTE EST DÉPASSÉE

Par Rosemone de Durfort

**Depuis 300 ans, La Poya, cachée dans les arbres, vit de l'amour qu'on lui porte, de génération en génération. Elle n'est donc pas prête à se laisser piétiner. Car si La Poya est privée, elle n'en est pas moins sou la responsabilité d'une famille dont le devoir est de la maintenir et de la transmettre.** Garantie de sa préservation, il lui est impossible d'accepter sa mutilation. Première maison Palladienne d'Europe au nord des Alpes, son emplacement voulu et exceptionnel, sa conservation, son parc, son âme et l'harmonie totale qui s'en dégage n'en finissent pas de subjuguier, de stupéfier et de ravir tous ceux qui y pénètrent.

Seulement voilà. Elle est en bute à une volonté politique de l'ignorer, de la mépriser et pourtant à l'occasion, de la convoiter.

Volonté aussi de ne pas présenter le projet routier au grand jour, pour que personne n'ait le temps de le comprendre et de s'y opposer.

**Voici donc venue l'heure des grandes inquiétudes:**

Il y a eu le tremblement de terre, la tempête de Noël.

Il y a maintenant le tunnel-galerie (qui suit le pont) qui éclatera au carrefour Général-Guisan et Rue-de-Morat.

De beaux plans réalisés dans de beaux bureaux, parachutés dans le parc et qui ne tiennent aucun compte du site et de l'environnement.

**A chaque évocation de ce projet, «impensable» est le mot qui revient sans cesse:**

- impensable qu'aucune discussion préalable n'ait eu lieu avec les propriétaires,

- impensable d'entendre des inconnus, arrivant en terrain conquis, nous dire par un bel après-midi ensoleillé que l'on nous prend 1500 m<sup>2</sup> à droite, 600 m<sup>2</sup> à gauche.

**Et d'énumérer les dégâts:**

- Les arbres sont protégés? Pas de problème, on va les abattre.
- Le parc possède une entrée? Pas de problème. On va la murer.
- Elle est entourée d'arbres? Pas de problème, «tout ça on veut gicler» (la phrase est authentique!)
- Il y a une grande allée? Pas de problème, on va l'ouvrir et la surélever.
- Et le bûcher de 1900? Pas de problème, on va le déplacer. L'histoire ne dit pas où!
- Il faut trouver une entrée? Habitants soyez rassurés. Vous couperez la circulation en plein tournant!  
Pas un ingénieur des travaux publics et de la circulation n'accepterait un tel danger pour rentrer chez lui.

**Impensable de constater cette volonté d'abîmer, de bétonner, de détruire, car destruction il y aura et elle sera définitive.**



*Une entrée d'autoroute à la place du bûcher*



Mais où sont les responsables? C'est-à-dire ceux à qui ces actes seront imputables et qui devront rendre compte de ce projet.

Pour maintenir un ensemble de cette qualité, que d'abnégation, d'investissement permanent, de sacrifices. C'est une tâche immense, jamais terminée.

Il est de notre responsabilité de le défendre envers et contre tout, car il est unique et nous devons le transmettre comme nous

l'avons reçu, intact dans son exception, témoin d'une culture qui ne doit pas disparaître. C'est une charge très lourde, sans aucune aide et je rends ici hommage à mes Parents et mes Grands-Parents qui ont sans relâche, assumé, amélioré, entretenu ce paradis.

**La Poya, c'est aussi un havre de paix, de culture et d'histoire et personne ne peut s'octroyer le droit de la détruire.**



*Vers le grand salon.*

# LE PONT DE LA POYA FERA FUIR LES HABITANTS DE LA VILLE

Par Christa Mutter

**En septembre passé, plusieurs centaines d'habitantes et d'habitants avaient exprimé leur mécontentement face au projet du pont et du tunnel de La Poya en faisant opposition: des familles qui habitent les quartiers les plus touchés, des organisations comme Pro Fribourg, l'Association Transports et Environnement (ATE) et le WWF, mais aussi les communes de Givisiez et de Villars-sur-Glâne. Le département des Travaux publics voulait liquider ces oppositions avant la fin d'année mais a dû revoir sa copie: lors des séances de conciliation, les arguments des différents groupements ont convaincu les autorités que leur projet ne passerait pas la rampe dans son état actuel.**

- Le projet actuel va nuire à la qualité de vie dans plusieurs quartiers d'habitation, surtout dans le Jura, la Basse-Ville et le quartier d'Alt! La pollution de l'air et le bruit augmenteraient dans des rues déjà trop chargées où le trafic passe à proximité immédiate de plusieurs chemins d'école. Pour faire fuir les familles hors de la ville, on ne pourrait faire mieux.
- Chaque nouvelle route crée du trafic supplémentaire. Eviter cet automatisme bien connu demande des mesures fermes: un système performant de transports publics déjà mis en place lors de l'ouverture du nouvel axe, fermeture complète des anciens axes. Or, que veut faire Fribourg? Le contraire, bien sûr! Le pont de Zaehringen ne sera pas fermé, comme l'Etat et la ville l'ont toujours promis. L'argument principal pour le pont, la suppression du trafic automobile autour de la Cathédrale, est déjà abandonné avant que le projet ne soit autorisé – plusieurs milliers de voitures par jour y passeront quand même. On acceptera l'accès des «ayants droit» jusqu'à la Cathé-

drale, on prévoit déjà l'ouverture du Bourg la nuit et ainsi de suite.

- La CUTAF manque de moyens pour introduire des transports publics plus attractifs, de nouvelles lignes et un horaire plus dense. Sa réalisation avant l'ouverture du pont n'est pas assurée, les voitures privées occuperont la place publique avant l'arrivée des bus!
- Le projet prévoit bel et bien des «mesures d'accompagnement». Mais leur mise en place n'est pas garantie, parce que les habitants concernés n'auront rien à dire (sauf pour s'opposer à ces mesures...!) C'est le Conseil communal qui en est responsable, et ceci sous contrôle du Département des Travaux publics, donc du maître d'ouvrage.

Suite à la discussion de ces arguments, le département est entré en négociation avec l'ATE et le WWF pour revoir les calculs de passages de voitures dans les quartiers et clarifier le rôle de la CUTAF. En ce moment, les nouveaux chiffres – probablement avec une «dilution» du trafic sur d'autres axes – ne sont pas encore connus. Ce qui dérange d'un point de vue démocratique, c'est que l'Etat voudrait que les deux organisations convainquent les groupements de quartiers et les opposants privés de renoncer à faire recours. Ce que les associations ne feront pas. Elles sont maintenant dans l'attente de nouvelles propositions de l'Etat.

Le mécontentement face à ce projet bien mal ficelé et face au procédé des autorités augmente.

**Dépenser 80 millions de francs pour ne pas résoudre les problèmes de circulation, ça ne passera pas!**

# AVANT D'APPORTER LES RÉPONSES, IL FAUT POSER LES BONNES QUESTIONS

Par Jean-Luc Rime, architecte

**Pour se justifier, le pont de La Poya devrait faire partie d'un concept global d'aménagement du Grand-Fribourg. Il n'en est rien. Pour preuve, le canton prévoit une augmentation de la circulation sur les principaux axes de la Vieille-Ville, même sur la très sinueuse et très pentue rue de la Grand-Fontaine. Les communes voisines ne sont pas épargnées non plus.**

En 1904 déjà, des commerçants du Bourg développent et soutiennent un projet de Pont au Palatinat pour permettre d'améliorer l'accessibilité de leur quartier. Une plaquette d'époque retrace les événements mais ne

permet pas de localiser précisément le projet. Celui-ci ne verra pas le jour car la majorité des commerçants du quartier n'est pas convaincue et craint de perdre une clientèle qui ne sera plus obligée de traverser le Bourg.

Un siècle plus tard, leurs successeurs veulent bien d'un pont, mais pas d'un réaménagement du quartier qui ferait la part belle aux piétons et aux touristes. Pourtant, à force de déclin et de passivité, les commerces traditionnels ont presque tous disparu et ne sont pas remplacés. Avec ou sans pont, le commerce du Bourg est mort.



*La Poya s'ouvre sur un paysage grandiose.*

Un projet de réaménagement du Bourg a été élaboré et le Conseil communal l'aurait même approuvé. Il est actuellement mieux gardé qu'un secret d'Etat et même la Commission des biens culturels n'a pas pu le recevoir pour le préavis. Pour la communication et la participation, il faudra repasser. Voilà encore un projet bien mal embouché.

**Sous prétexte de diminuer le trafic autour de la cathédrale – on n'a pas le courage de le supprimer totalement** – on nous propose de l'augmenter partout en vieille-ville, dans les quartiers d'habitation ainsi que dans les communes périphériques (voir les chiffres dans Pro Fribourg n° 124). Par-dessus le marché, on planifie la destruction d'un des derniers espaces verts de la ville à La Poya.

Le mythe du pont qui résout tout et auquel beaucoup d'entre nous ont voulu croire – nous les premiers – ne résiste malheureusement pas à l'épreuve des faits.

Avant de parler d'un pont, il faudrait savoir pourquoi un pont et pourquoi à cet endroit. Pour y répondre honnêtement, il faut avoir un véritable projet d'aménagement du territoire pour le Grand-Fribourg. On en est loin. Un simple concept de transports publics (Cutaf) est certes louable mais totalement insuffisant. Les communes, même si elles parlent volontiers d'agglomération sont totalement incapables de mettre quoi que ce soit en commun et le canton – qui aurait pourtant les bases légales pour le faire – n'a jamais saisi l'importance de réaliser un véritable plan d'aménagement intercommunal. Les services cantonaux de l'aménagement du territoire n'ont même pas été impliqués dans la planification du nouvel ouvrage, restée aux mains des ingénieurs. C'est quand même un peut fort!

En l'état actuel, la nouvelle voie de circulation ne fait que déplacer les problèmes, sans les résoudre. Givisiez, Villars-sur-Glâne et presque tous les quartiers de la ville l'ont compris et ont fait opposition. Tout le monde souffre des nuisances de l'automobile, tout le monde produit ces nuisances et tout le monde voudrait les reporter chez le voisin. A ce jeu-là chacun est perdant.

**Nos autorités cantonales auraient tout à gagner en regardant la carte à une échelle plus large**, en incluant Guin (qui est traversé par les automobilistes singinois qui vont prendre l'autoroute), Marly (qui est exclu de toute liaison à l'autoroute) et en définissant des zones à urbaniser qui ne se limitent pas nécessairement aux frontières communales.

Un centre-ville aménagé pour les piétons et desservi par des transports publics en site propre ferait la fierté de tous les habitants du Grand Fribourg. Il retrouverait sa vocation de centre pour les loisirs, le tourisme et les achats. Que les sceptiques aillent visiter Strasbourg ou Freiburg im Breisgau. Ils en reviendront convaincus!

#### **Berne s'inspire des opposants**

chm. Avec le tunnel du Neufeld, la ville de Berne discute actuellement un projet semblable par sa problématique. Mais les autorités y réagissent de façon tout à fait différente. Le Conseil communal vient de décider de soumettre au peuple non seulement le projet officiel du tunnel, mais aussi une variante «modération de trafic sans tunnel». Cette variante s'inspire d'une contre-proposition de l'ATE Berne. La ville a décidé d'élaborer un projet alternatif sur cette base et de donner à la population la possibilité de choisir.

A Fribourg, le catalogue de propositions de l'ATE et de l'Ecoforum («Sortir de l'impasse» – «Wege aus dem Stau», 1995) qui proposait et décrivait des mesures qui auraient pu remplacer le projet Poya n'a jamais été pris au sérieux.

# HALTE AU MASSACRE

**Les dégâts causés par le pont au site de La Poya seraient irréparables. Aucune étude n'a été faite pour savoir si les stucs du château, d'une exceptionnelle beauté, supporteraient les vibrations du chantier. Sans parler du bruit, de l'abattage d'une des dernières allées d'arbres intacts du canton, du dos d'âne qui défigurerait le parc, ni de l'hideuse bouche du tunnel donnant sur un carrefour déjà saturé.**

- Le bruit et la pollution augmenteraient et perturberaient un des derniers sites naturels de la ville. L'impasse de la Haute-Croix – propriété de la ville – serait soumise à un bruit presque permanent de 61 décibels. Fini les sorties au calme. La promenade du

Palatinat ne serait vraiment plus digne de son nom. La Poya, dont les fenêtres sont composées de simples vitrages vieux de 300 ans, en souffrirait aussi mais dans une moindre mesure avec 52 décibels: fini quand même les manifestations publiques sur la terrasse sud.

- La majestueuse allée de tilleuls située dans l'axe château – cathédrale, si importante dans le concept palladien, serait interrompue sur 30 mètres. Comme la galerie ne peut pas être suffisamment enterrée, les arbres coupés ne seraient pas remplacés, si ce n'est par des «buissons» (sic). Un dos d'âne accompagné d'un remodelage du terrain naturel seraient perceptibles.



*L'allée de tilleuls serait coupée sur 30 mètres.*

- Les travaux du tunnel et de la galerie se feraient à ciel ouvert, pendant trois ans à mois de 100 mètres du château. Un va et vient incessant de camions et de machines de chantiers est prévu. Pourtant aucune mesure de vibrations n'a été envisagée. Les stucs si exceptionnels du Grand Salon – qui sont déjà dans un état précaire – vont-ils supporter cet outrage? A l'évidence, des mesures préalables devraient être effectuées: mais que peut-on espérer d'ingénieurs qui confondent des stucs (plâtre) avec des «structures» dans leurs procès-verbaux?
- Au milieu du parc, le tunnel se transforme en galerie qui ne comporte pas moins de 4 pistes à la jonction Rue-de-Morat – Général-Guisan. Un gigantesque portique d'autoroute d'une laideur affligeante couronnerait ce trou béant et ferait face à un gigantesque carrefour. Si le jury du concours a manifesté des soucis d'intégration urbaine pour le pont, ceux-ci ne se retrouvent visiblement pas dans le traitement de la galerie et du tunnel. Pour permettre cette sortie, il est même prévu de déplacer le joli bûcher Heimatstil.

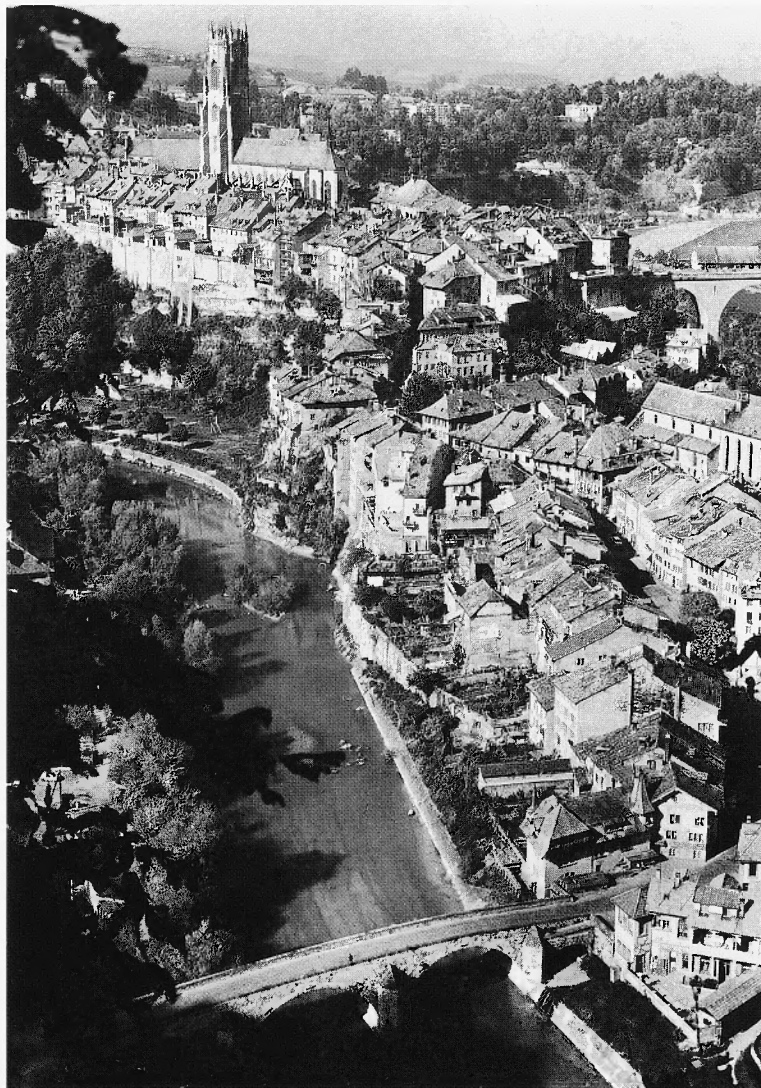
**Qui sont les responsables de tant de légèreté, d'oublis et d'erreurs, de manque de sensibilité? Et pour les 10 millions de frais d'études gaspillés inutilement?**

La commission cantonale des biens culturels, amenée à préviser le dossier dans le cadre de la mise à l'enquête du pont, a émis à l'unanimité un préavis négatif.

La commission fédérale des Monuments historiques doit se prononcer prochainement. On la voit cependant mal ne pas prendre la défense d'une pièce majeure du patrimoine suisse et européen. En conséquence, le

pont de La Poya ne pourra pas recevoir de subventions de l'Office fédéral des routes. Ce qui signifie son arrêt de mort, du moins sous sa forme actuelle car le canton ne pourra payer seul une facture à 80 ou 90 millions pour un mauvais projet.

*En arrière-plan à droite, La Poya dans le paysage. Sans pont!*



# CHÂTEAU DE LA POYA À FRIBOURG HISTORIQUE DU PARC

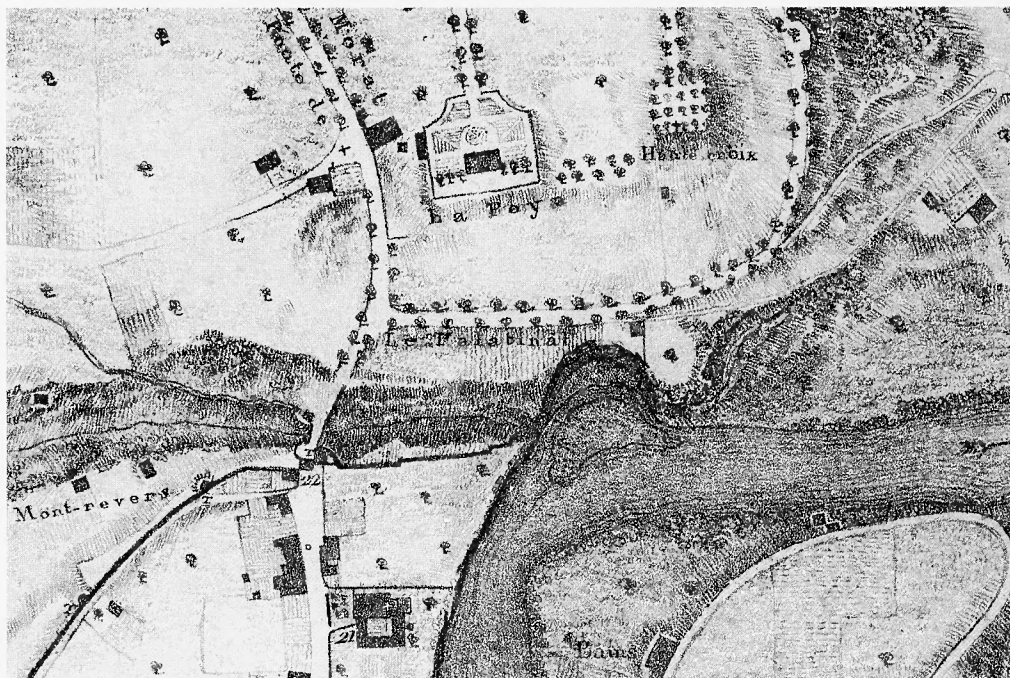
## **Le site dans lequel s'articule le parc de La Poya intègre deux éléments particuliers.**

Le premier est la Haute Croix, lieu de sépulture des victimes de la peste dès 1597, et jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, qui n'a jamais été propriété de La Poya. Située à l'est du château, la Haute Croix est caractérisée par une plantation disposée en carré, précédée d'une allée parallèle à celle qui sert d'accès à La Poya. Le second est la Promenade du Palatinat, créée entre 1781 et 1796<sup>2</sup>, sur une bande de terrain disposée au sud et à l'est de La Poya, offerte à l'Etat de Fribourg en 1774 par François-Joseph Romain de Diesbach-Belleruche (1716-1786). Eléments constitutifs du site, la Haute Croix et le Palatinat ont toujours joué un rôle d'importance dans les aménagements successifs de La Poya et en demeurent les prolongements naturels.

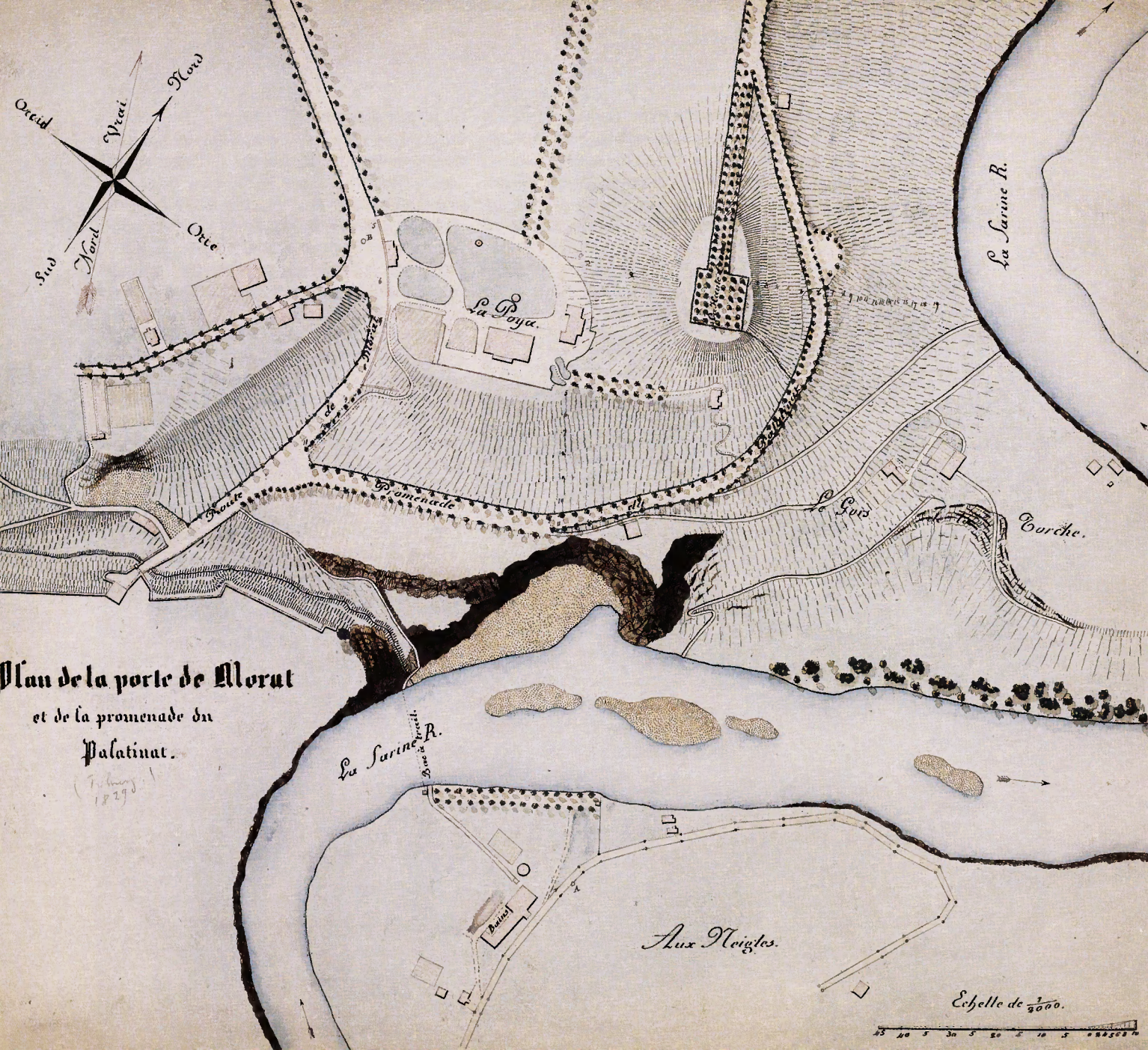
## **Le jardin d'origine (1701)**

Le premier jardin du château de La Poya n'est que tardivement connu par un plan de la ville de Fribourg de 1825.

L'absence de tout aménagement au sud du château y apparaît comme un fait inhabituel pour une maison patricienne du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cette disposition est la conséquence de la conception architecturale de La Poya, celle de la villa suburbaine d'Andrea Palladio qui a ici servi de modèle<sup>3</sup>. Selon le principe palladien d'instaurer un véritable dialogue entre le bâti et la nature environnante<sup>4</sup>, c'est la vue sur la cathédrale de Fribourg, située dans l'axe de La Poya, qui se substitue au jardin. Quant à l'aménagement au nord du château, caractérisé par une allée simple et un parterre de compartiments, il y a tout lieu aussi de le considérer comme originel. Palladio ayant lui même



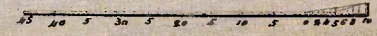
Extrait du plan de la ville  
de Fribourg de 1825.



**Plan de la porte de Morut  
et de la promenade du  
Palatinat.**

(Folger)  
1829

Echelle de  $\frac{1}{2000}$ .







*Alphonse de Diesbach,  
dessin aquarellé,  
vers 1850.*

pratiqué le dispositif de l'allée<sup>5</sup>, celui-ci aura tout naturellement trouvé sa place dans le concept néo-palladien appliqué à La Poya. D'autre part, élément du vocabulaire classique français, l'allée était alors déjà implantée dans nos régions, dans tous les cas au château de Barberêche, dès avant 1715. Le parterre de compartiments, lui, peut aussi bien être une référence aux traités du XVII<sup>e</sup> siècle qu'à «La théorie et la pratique du jardinage» du théoricien des jardins Antoine-Joseph Dezallier d'Argenville, dont la première édition paraît en 1709.

#### **Le parc paysager (1841-1851)**

C'est Edouard-Philippe de Diesbach-Belleroche (1820-1894) qui, dans le cadre d'un important aménagement de l'ensemble de La Poya<sup>6</sup>, fait transformer le jardin primitif «à la française» en un jardin anglais. Con-

servant cependant l'allée classique d'accès au château ainsi qu'une courte allée sud-est, il réalise un typique jardin composite, tel qu'il en apparaît partout en Europe continentale, mais aussi dans le canton de Fribourg, par exemple au château de Barberêche. L'aménagement d'alors, bien lisible sur le «plan de la porte de Morat et de la promenade du Palatinat» s'identifie par des pelouses de gazon aux contours irréguliers, agrémentées de deux bassins circulaires, dont un seul sera conservé. L'arborisation, qui n'y figure pas, relève selon un dessin aquarelle d'Alphonse de Diesbach des environs de 1850, du même type que celle d'aujourd'hui. Ce parc paysager restera sans «fabriques». La serre pourtant, construite en 1851, avec son pignon occidental appareillé de galets en ligne, implique une nette connotation romantique.

*Plan de la porte de  
Morat et de la prome-  
nade du Palatinat,  
vers 1841-1847.  
(archives PRO  
FRIBOURG)*

### Le parc de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

Le parc de La Poya est à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sujet à plusieurs modifications. Les plus significatives sont livrées par le plan de la ville de Fribourg de 1906 et consistent en l'installation d'un bassin circulaire, en contrebas de l'esplanade sud, et en une réorganisation du parc paysager dont les pelouses, quelque peu redistribuées, sont cernées de chemins strictement définis, toujours existants, auxquels s'ajoute un chemin ralliant la Haute Croix. Mais à en juger par l'état actuel des lieux, ces modifications ont su préserver les grands principes du jardin paysager du milieu du siècle. L'important mur de soutènement du chemin d'accès à La Poya, créé en 1888 en bordure orientale de la rue de Morat, ainsi que les constructions «Heimatstil» édifiées pour Arnold de Graffenried – Villars (1874-1947) en 1912<sup>3</sup>, ont alors constitué une meilleure fermeture du parc vers l'ouest.

### Le jardin néo-classique «à la française» de 1910

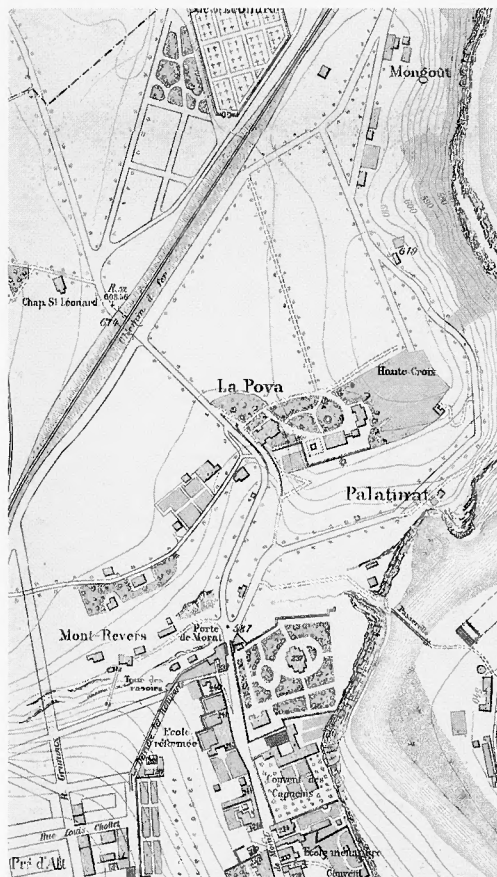
A l'agrandissement du château, caractérisé par l'adjonction des deux rotondes latérales que réalise l'architecte bernois Henry Berthold von Fischer vers 1910, correspond, en contrebas de l'esplanade sud du château, la création d'un jardin «à la française». Ce jardin, œuvre du paysagiste Adolf Vivell<sup>9</sup> d'Oltten, est marqué dans l'axe du château par un grand bassin et latéralement par deux grands parterres de buis et d'ifs, très structurés, conformément au style du début du XX<sup>e</sup> siècle dont la prédilection va au renouveau du jardin classique.

### Morceau d'anthologie

Fruit d'une longue évolution de ses différents aménagements, le parc de La Poya est un morceau d'anthologie de l'histoire des jardins. Avec le maintien du dispositif de sa

grande allée originelle, la création de son parc paysager et celle de son jardin néo-classique «à la française», il opère une rare synthèse des styles. Le parc de La Poya représente pour le canton de Fribourg, et semble-t-il pour la Suisse, un cas unique auquel s'ajoute le charme très particulier d'un parc privé.

Sources: ICOMOS Recensement des parcs et jardins historiques du canton de Fribourg.



### NOTES

<sup>1</sup> F. KUENLIN II, Dictionnaire géographique, statistique et historique du canton de Fribourg, Fribourg 1832, II, 257.

<sup>2</sup> AEF, Coll. Schneuwly XXVIIIb, 16, source aimablement signalée par M. Aloys Lauper, conservateur-adjoint du Service des biens culturels, Fribourg.

<sup>3</sup> André CORBOZ, Néo-palladianisme et néo-barrocinisme à Fribourg: l'énigme du château de La Poya (1698-1701), in: RSAA 34, 1977, 187-206.

<sup>4</sup> Paul HOFER, Palladios Erstling, Die Villa Godi Valmarana in Lonedo bei Vicenza, Basel und Stuttgart 1969, 34-35.

<sup>5</sup> Howard BURNS, Palladio's Designs for Villa Complexes and their Surroundings, in: Architecture, Jardin, Paysage, L'environnement du château et de la villa aux XVe et XVIe siècles, Paris 1999, 45-65.

<sup>6</sup> Les renseignements généraux sur l'histoire de la construction de La Poya et de ses bâtiments secondaires sont empruntés au dossier constitué sur La Poya par l'Inventaire des châteaux et maisons de campagne du Service des biens culturels du canton de Fribourg.

<sup>7</sup> Ce dessin est conservé au château de La Poya.

<sup>8</sup> Les plans de l'ancienne conciergerie ou ferme, datés de 1912 et signés par Ferdinand Cardinaux, sont conservés au château de La Poya.

<sup>9</sup> Aimable communication de Madame Olivier de Durtorf.

# LA POYA, UN ART DE RECEVOIR

\*Cité in: Joachim Keller,  
La vie musicale à  
Fribourg de 1750  
à 1843, ASHCF  
tome XV, Fribourg  
1941, p. 146.

*cum benedictione*  
*Joannes Paulus PP II*

13. 6. 1984.

C'est à La Poya que  
le Saint-Père est  
reçu en 1984.

**Maison de plaisance et de représentation certes, mais à une époque où le patriciat confond volontiers la gestion de ses domaines et les affaires de l'Etat, La Poya servira également les intérêts de la petite république.** Le XVII<sup>e</sup> siècle de Martin Martini et de Jean-François Reyff avait fixé sur les hauts de Montorge le point de vue idéal sur la cité. Pour avoir protégé la ville des affres de la Guerre de Trente Ans, la Vierge fut invitée à s'installer sur ce belvédère. Le XVIII<sup>e</sup> siècle s'habitua au panorama de La Poya, la ville d'où émerge la tour de la cathédrale avec en arrière-fond la chaîne du Cousimbert. Ses propriétaires partageront volontiers cette contemplation avec les invités de marque de Leurs Excellences, puis, la Révolution passée, avec les représentants des Sociétés Helvétiques. Parmi les diverses mentions d'invitations, de visites, d'apéritifs ou de journées passées au château de La Poya, citons la relation de la réception officielle donnée le 21 mai 1843 en l'honneur des représentants de la Société Helvétique de musique réunis à Fribourg:

«Après la répétition générale, toutes les dames qui y avaient pris part, accompagnées de MM. les sociétaires et précédées de la musique militaire, ainsi que les drapeaux, se rendirent à la charmante habitation de La Poya, que son propriétaire, M. le Comte Edouard de Diesbach avait bien voulu accorder aux demandes du comité central, avec un bienveillant empressement. L'éclat des lumières projetées sur la terrasse par des feux disposés avec convenance, se répandaient sur des buffets placés aux extrémités. Une collation, dont les honneurs étaient faits par de nombreux commissaires, fut servie à MM. les membres de la société, tandis que dans les salons, décorés de nombreuses corbeilles de fleurs et éclairés avec infiniment de goût par les soins de M. le Comte, les dames acceptaient des rafraîchissements plus en rapport avec leurs goûts et leurs habitudes. Une fête de ce genre, offerte aux favoris de la Muse de l'harmonie, devait inspirer à tout le monde le désir d'entendre ses plus dignes représentants; aussi de vives instances furent adressées à M<sup>lle</sup> de Rupplin et M. Mengis, qui y répondirent avec une grâce parfaite en chantant plusieurs morceaux qui furent accueillis par d'énergiques applaudissements, dont M. Boissier-Duran, qui tenait le piano, recueillit à juste titre une large part. Pendant ce temps, les nombreux promeneurs dispersés dans les jardins et aux alentours, faisaient écho aux laudatives manifestations de ces salons, en saluant de bruyantes acclamations la musique d'harmonie, dirigée par M. Eggis, ainsi que les joyeux airs des Alpes, que les chanteurs montagnards fribourgeois répétaient avec une verve toute nationale. A dix heures et demie quelques torches résineuses éclairaient le retour des drapeaux et les derniers accents des jodels montagnards venaient expirer au milieu des rochers qui bordent la Sarine.»\*





Tableau de Landerset, daté de 1817, présentant l'esplanade sud de La Poya avec, au fond, le château de Villers-lès-Longs.

# PROMENADE DU PALATINAT LES JARDINIERS ONT LA MAIN LOURDE

Par Frédéric Bosson

**La promenade du Palatinat, créée entre 1781 et 1796 sur une bande de terrain disposée au sud et à l'est de La Poya, a été offerte à l'Etat de Fribourg en 1774 par François-Joseph Romain de Diesbach-Belleruche.**

Elle est conçue comme un lieu de promenade et de détente, ombragée et calme, qui est fort apprécié des habitants de la ville.

Par contre l'inculture des dernières décennies lui a porté sérieusement atteinte et l'a banalisée. On ne s'attardera pas trop sur la «goudronnite» ambiante et l'usage de l'allée comme vulgaire place de stationnement. Le pire outrage a été accompli par les jardiniers de la ville qui ont voulu abattre une grande partie des tilleuls pour de prétendues raisons sanitaires. Bien évidemment sans avoir rien demandé au Service de la protection du patrimoine.

Heureusement, grâce à une puissante polémique publique et à une pétition signée par plus de mille personnes, le massacre a été stoppé. Dix-sept majestueux tilleuls ont tout de même été abattus. Contrairement à ce qui avait été déclaré, il s'est avéré que la plupart étaient encore parfaitement sains. Trois arbres tout au plus, présentaient quelques signes prémonitoires de maladie.

**Les coupables n'ont subi aucune réprimande ou sanction.**

N'était-ce pas finalement pour mieux faire place à ce nouveau pont tant attendu dont une impressionnante culée ainsi qu'une gigantesque annexe technique seront construits en amont de la promenade, histoire de la dénaturer irrémédiablement.

Sans aucune stratégie d'entretien et de mise en valeur de ses parcs et promenades, la

ville a replanté quelques timides rejets pour se donner bonne conscience.

Pour la petite histoire, le maire socialiste de la petite ville bourguignonne de Semur-en-Auxois a écopé, lui, d'une amende de 2 500 francs suisses pour avoir fait abattre, pour des raisons sanitaires, une vingtaine de tilleuls dans un site classé, sur les remparts du château de sa ville. Il les a bien fait remplacer par de jeunes pousses mais cela n'a convaincu ni ses administrés, ni le Tribunal correctionnel de Dijon qui lui a infligé cette amende pour «destruction d'un site classé». Si seulement notre Tribunal administratif pouvait en faire autant.

Pour mémoire rappelons que nos héros locaux s'appelaient Marcel Clerc, élu socialiste et son jardinier de ville Jean Wieland.



*La promenade du Palatinat telle qu'elle devrait être.*

# NÉO-PALLADIANISME ET NÉO-BORROMINISME À FRIBOURG: L'énigme du château de La Poya (1698-1701)<sup>1</sup>

par André Corboz, professeur émérite EPFZ

<sup>1</sup> La version intégrale, accompagnée de ses notes, a été publiée pour la première fois dans la Revue suisse d'Art et d'Archéologie, volume 34, 1977.

Le voyageur quittant Fribourg par le Pont de Zaehringen découvre sur sa gauche, à distance, immergé dans la verdure qui surplombe la falaise de la Sarine, un bâtiment à portique et fronton. Cette villa-temple lui paraît si insolite qu'il risque de la prendre plutôt pour un aimable pastiche du XIX<sup>e</sup> siècle que pour ce qu'elle est en réalité, l'une des toutes premières manifestations européennes du néo-palladianisme. Son architecte, dont on ne sait rien, l'a construite en effet au moment où la fortune de Palladio subit sa plus grande éclipse et dans une région où elle ne s'était pas exercée ni ne s'exercera jamais; mais il le fait juste avant que ne se déclarent les premiers symptômes homologués jusqu'ici d'un phénomène qui s'étalera de Washington à St-Petersbourg. Comme pour ajouter le paradoxe à l'énigme, La Poya présente un salon dont les sources sont, elles, borromi-

niennes; il contient l'un des plus grands ensembles de stucs profanes de Suisse.

## Le maître de l'ouvrage

François-Philippe de Lanthen-Heid, seigneur de Cugy, Vesin, Aumont et Menières (1650-1713); membre du conseil des CC de Fribourg en 1670, du Conseil des LX en 1676, du Petit Conseil de 1679 à sa mort, avoyer de 1688 à 1712; fit partie de l'ambassade mandée à Louis XIV de février 1686 à janvier 1688 pour réclamer les sommes que la France devait au canton.

Son testament, du 12 janvier 1713, et surtout l'acte de partage des biens de François-Philippe et de son frère Antoine-Constantin, donnent une idée généreuse du patrimoine familial: outre le château de La Poya, on y trouve celui de la Cour, à Cugy, celui de Cugy proprement dit et celui de Montet, la maison de Fribourg (actuellement 56, Grand-Rue), des moulins, une auberge, diverses fermes, des forêts, vignes, dîmes, seigneuries, colatures, droits d'eau, carrières, mines, etc.

## Date de construction

C'est alors qu'il revêtait les plus hautes charges de l'Etat, à son retour de France, que François-Philippe de Lanthen-Heid fit construire sa maison de plaisance. Par convention du 11 mai 1697, un certain Peter Zaninger s'engage à livrer deux cent dix sapins «sur la poÿa», au plus tard pour la Noël de la même année. Le début des travaux peut donc être fixé avec vraisemblance au printemps 1698. Le dépouillement des minutes de notaires domiciliés à Fribourg, années 1697-1699, n'a pas permis de trouver un contrat avec un ou des entrepreneurs. En tout état de cause, on peut cependant admettre que la date de 1701, inscrite au fronton du château, indique l'achèvement des travaux.

## Les propriétaires

Le château de La Poya a été construit entre 1698 et 1701 par François-Philippe de Lanthen-Heid, bourgmestre et avoyer, marié à Marie Madeleine de Féguely.

Leur fille Marie-Elisabeth hérite de la propriété. Elle meurt sans héritier et laisse le château à sa sœur Marie-Barbe, épouse de Nicolas de Diesbach-Belleruche. Transmise de père en fils, La Poya est restée aux mains de cette famille durant plusieurs générations.

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, par le mariage de Mathilde-Théodora de Diesbach avec Frédéric-Jean-Prosper de Graffenried de Villars, la propriété entre dans cette dernière famille. Leur fils, Arnold de Graffenried-Villars et son épouse Germaine de Lassus laissèrent La Poya à leurs enfants. L'un deux, la baronne Rambaud-de Graffenried, en est aujourd'hui propriétaire.

En trois cents ans, la propriété n'a jamais été vendue, ce qui explique le degré de conservation exceptionnel de toute sa substance historique. La famille voue un attachement passionnel à ce beau morceau de patrimoine fribourgeois et européen.



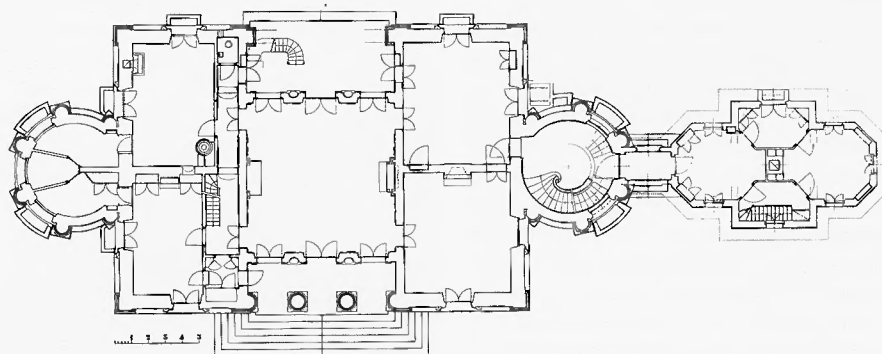
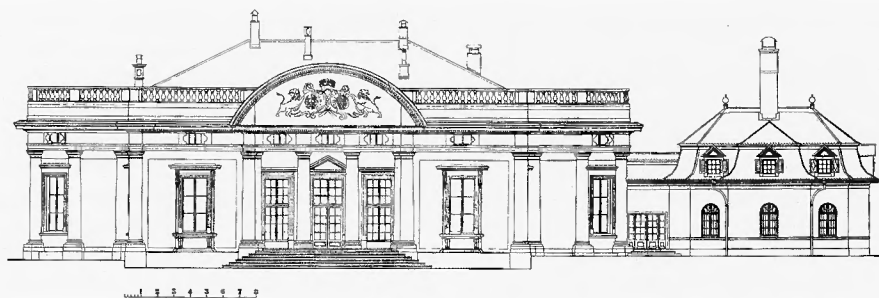
### Programme, site, type

Le bâtiment qui compte aujourd'hui vingt-deux pièces en plus des salons, est habitable toute l'année. Mais il a été conçu comme résidence estivale et comme lieu de fêtes et de réception; le domaine comportait également une fonction agricole.

Sa position sur un axe presque nord-sud, face à la ville et aux Alpes, produit un objet bien distinct, manifestement fait pour voir au loin comme pour être vu de loin. Cela, d'autant que la verdure était sans doute beaucoup moins foisonnante qu'aujourd'hui. Ces qualités sont typiques de la villa selon Palladio et le choix correspond aussi aux exigences du Vicentin: La Poya est une habitation d'été, dans un endroit «commode et sain», et à défaut d'un fleuve navigable, elle domine une rivière, d'un lieu «dégagé et allègre». La proximité de la ville en fait plutôt une extension de la résidence permanente des Lanthen-Heid qu'une demeure indépendante. Cette distance minimale rappelle l'une des conditions de la *villa suburbana*

«Voir et être vu»,  
la devise de Palladio.

Portrait de Fr.-Philippe  
de Lanthen-Heid,  
peint par Charpentier,  
à Paris, en 1686.



Plan et élévation sud  
du château de La Poya  
dans son état actuel,  
(Service des biens  
culturels du canton de  
Fribourg).

d'Alberti: offrir la possibilité de s'y rendre à pied pour y prendre de l'exercice et d'en revenir à cheval; en revanche, il ne s'agit pas d'une villa de ce type selon la terminologie palladienne: en effet, bien que située hors les murs, elle n'a ni la taille ni les commodités d'un palais.

### Le plan

Le schéma distributif s'écarte de la tradition patricienne fribourgeoise, où le grand salon, souvent accompagné de boudoirs, occupe l'étage avec les chambres à coucher, tandis que le rez-de-chaussée accueille la salle à manger, la cuisine et l'office, parfois un petit salon. A La Poya, au contraire, l'espace de plain-pied est affecté pour deux tiers à la représentation.

Tout s'organise autour du grand salon presque carré, qu'un profond porche au nord et un portique au sud font communiquer avec l'extérieur. Aux entrecolonnements du portique répondent les portes axiales et les grandes baies, ce qui achève de configurer l'espace central sur le thème du *salone passante* à la vénitienne. Cette tripartition, qui reprend celle de l'organisme entier, renvoie à une pratique précise et codifiée, dont le traité de Palladio formule les versions les plus fameuses.

A quelques exceptions près, Palladio place une sorte de sas entre la façade et le salon, comme pour enrichir d'un «passage difficile» le trajet menant de l'espace naturel à la solennité emblématique de la pièce d'apparat. A La Poya, le salon ne constitue



pas le point d'arrivée et en quelque sorte le point d'orgue d'un itinéraire riche en événements architectoniques, mais à la fois un centre à plusieurs accès et une pause sur le parcours traversant. Ce n'est pas un modèle parisien, disposant le bâtiment entre cour et jardin, qui explique cette ordonnance; les accents architecturaux privilégient nettement la façade, de sorte que l'on n'accède pas à La Poya par la façade principale, ce qui est inconcevable en France.

### **Volume, façade sud**

Volume fortement rassemblé, aux signes de cohésion multiples: la corniche très saillante qui le cerce, surmontée d'un fort muret, lui même sommé d'une balustrade (originale sur la face sud seulement) destinée à effacer le toit dans la vision rapprochée; le fronton courbe, dépassant à peine cette balustrade; les angles aux pilastres en forme de couvre-joint; la plinthe, d'une pierre différente, où l'escalier méridional semble juste s'adosser; surtout la volonté de n'admettre l'espace externe à l'intérieur du bloc que sous un strict contrôle: le portique s'inscrit dans la masse, comme le porche septentrional.

Ici encore maints éléments renvoient à des souvenirs palladiens: en particulier la disposition des percements, l'ordre dorique, le portique dans l'œuvre, le fronton comme une tête enfoncée dans les épaules, et même la forme du toit ont une grande analogie avec la villa Emo Capodilista, à Fanzolo di Vedelago. (...)

### **Grand Salon**

Cœur de La Poya, le salon d'apparat tend au cube et s'organise selon un rythme ternaire donné par les baies. Les faces latérales, plus longues, permettent une syntaxe plus diversifiée que celle des petits côtés: aux parois nord et sud, identiques, répondent en effet des parois est et ouest mieux articulées

et variant en leur centre (le miroir qui, à l'orient, domine la cheminée, fait face à une toile militaire). Discours relativement serré, aux éléments bien engrenés: deux couples de pilastres composites, cannelés, flanquent une grande cheminée frappée d'une couronne, tandis que deux portes avec dessus de porte terminent latéralement cette surface dotées de fortes saillies; une frise simplifiée lie ces éléments, elle-même surmontée d'une sorte de seconde frise, dont les acanthes courent tout autour du salon. En revanche, la frise proprement dite s'interrompt juste après avoir tourné les angles, comme pour s'associer les pilastres diminués des autres parois.

Celles-ci, plus simples, offrent des baies non profilées et non ébrasées. Seule la porte se rehausse d'un léger relief, culminant en un fronton. Entre porte et fenêtres, un pilastre composite, flottant quelque peu sur le mur, comme si la mise en page des murailles avait été conçue après coup. Ici, point de frise, mais de grêles guirlandes au-dessus de baies. Enfin, l'extraordinaire plafond tout bruisant de *putti* suspendus dans l'espace. Ce qui frappe, au premier regard, c'est

### **Les principales interventions**

Le château de La Poya a été terminé 1701. Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, il est complété par une annexe sur sa face est (actuelle maison du gardien), une serre et des écuries. Des fermes sont construites pour exploiter le domaine agricole (à l'emplacement de la caserne).

En 1912, suite à un incendie, la conciergerie est reconstruite, accompagnée d'un bûcher. Ce sont de très belles réalisations Heimatstil.

En 1910, des travaux d'envergure sont entrepris pour rendre le château habitable toute l'année: installation d'un chauffage central, eau courante et électricité. Deux rotondes latérales sont édifiées. On excave et aménage le sous-sol et crée un jardin à la française devant la terrasse au sud.

évidemment l'ordonnance et le style soutenu. Rien de frivole, en dépit de la profusion blanche, à peine rehaussée de touches d'or: cette candeur trompe, car nous ne sommes pas sous Louis XVI, ni même sous la Régence, mais dans les sombres années de la guerre de Succession d'Espagne. Versailles, Paris commencent à remplacer les panneaux de bois naturel par des lambris blancs et or: le goût de la cour se tourne vers un décorativisme profus, né des recueils des ornemanistes, comme Lepautre et surtout Bérain, qui préparent aux poudroissements de virgules de la rocaille. Aux lambris, La Poya préfère le stuc; son système décoratif ne doit rien aux gravures

véhiculant le goût français, pas plus qu'il ne renvoie aux futurs déhanchements du rococo bavarois. Paradoxalement toutefois, le schéma de la paroi à miroir pourrait bien venir de France, puisque le système des portes avec dessus de porte flanquant une cheminée basse, surmontée d'une glace (dans un encadrement à fronton souvent courbe après 1690) est typiquement versaillais: les pilastres n'y paraissent qu'exceptionnellement, comme au salon de l'Œil-de-Bœuf et à la chambre du roi.

Le paradoxe, d'ailleurs, ne s'arrête pas en si bon chemin: cette syntaxe empruntée à l'architecture domestique la plus *glorieuse* du temps prend en charge un vocabulaire architectural transalpin. Deux éléments proviennent littéralement d'un recueil de planches paru à Rome, en 1702, le *Studio di architettura civile* de Domenico de Rossi, tandis que divers autres peuvent être associés à cette publication. Ce qui, en outre, fournit un précieux élément de datation.

Les portes principales ont en effet un encadrement copié sur celui de la salle située au *piano nobile* du palais Altieri, de G.A. de Rossi; seul change le motif sculpté (à La Poya, une coquille remplace la tête ailée, tandis qu'au-dessus du fronton deux *putti* tiennent une couronne).

L'espace compris entre les portes latérales et les dessus de porte a lui aussi reçu un motif directement calqué sur une autre planche du même volume, celle qui figure le balcon central de l'Oratoire des Philippins, de Borromini, avec sa porte. On remarquera que les «oreilles» latérales ont été, littéralement, rectifiées. Ou bien il s'agit d'une simplification, ou bien la source est plus tardive encore – mais cette dernière hypothèse paraît peu économique, car on imagine mal que le château ait attendu ses finitions intérieures pendant un quart de siècle. (...)

Vue de l'allée au travers du porche.



Les signes architecturaux choisis pour le grand salon y sont combinés en un grand *collage* qui modifie à la fois leur sens, leur échelle et leurs relations primitives. Que leur source ne soit pas l'expérience directe du dynamisme borrominien, mais une réduction graphique, donc bidimensionnelle, l'étrangeté même de leur rapprochement et leur rapport à l'espace suffisent à le montrer. Non seulement l'architecte de Fribourg les manipule avec une désinvolture qui sera celle du musée imaginaire (et cela suppose le relais de la reproduction), mais il les réorganise également sur des surfaces, pour produire un milieu aux antipodes de la véhémence et dont la matrice orthogonale n'est contestée en aucun point.

Dans cette optique, les *putti* pourraient appartenir à une autre main, celle d'un maître de La Poya qu'il reste à identifier. Fixés à leur plan de sustentation plafonnant, ils trempent dans l'espace à la façon de baigneurs qui, vus du fond d'une piscine, ne quitteraient guère la peau de l'eau. Ces angelots presque adolescents échappés des autels et des coupoles ont envahi les bâtisses profanes pour participer à un effort de divinisation du patriciat qui a débuté avec la Contre-Réforme et qui s'achève alors en mondanité. Témoin ceux qui presque au même instant pullulent dans diverses demeures vénitienes, comme le palais Albrizzi (1712), où ils maintiennent de bouillonnantes draperies en stuc au ciel d'une salle de bal, ou les palais Merati et Sagredo (vers 1718) avec leurs *putti* d'alcôve. Bornons-nous à constater qu'à l'exception des points de contact que constituent les angles et les frontons des portes, les systèmes figuratifs des parois et du plafond restent largement indépendants.

### **La Poya a-t-elle une signification symbolique?**

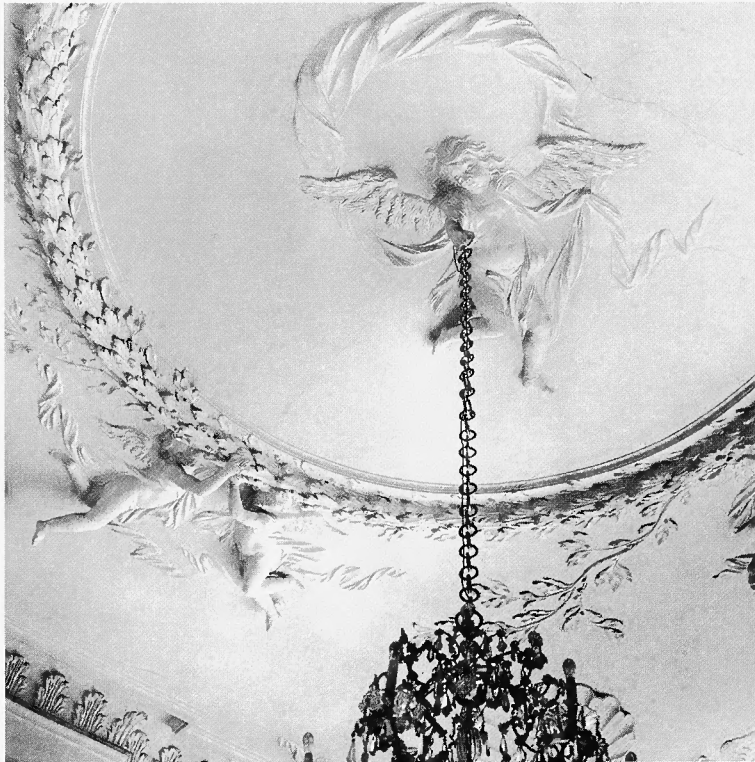
Le château se donne comme un espace de fête, soit. Mais se pourrait-il que cette signification en couvrît une autre? Nous avons observé que le plus clair des sources du grand salon renvoyait à des édifices religieux: est-ce pur hasard? Un regard plus appuyé, en effet, relève encore d'autres points curieux. Ainsi, pourquoi les rosettes des chapiteaux composites sont-elles fermées aux parois est et ouest, mais ouvertes aux deux autres? Pourquoi les éléments qui soutiennent les dessus de porte présentent-ils des roses en croix, la tête en bas? Un dictionnaire du XVIII<sup>e</sup> siècle précise à l'article *Rose*: «Chez les anciens, la rose étoit le symbole de la mort ou d'une courte vie.» Et Borromini lui même donne la rose comme le symbole de la brièveté de l'existence. Y a-t-il d'autres indices à l'appui de cette interprétation funèbre? La coquille renversée ne paraît comporter aucune signification particulière. On peut aussi relever l'usage des palmes, qui dans le répertoire borrominien allégorisent «la gloire des bonnes œuvres», et préciser qu'elles sont par deux fois sommées d'une couronne souveraine. Avoyer, c'est-à-dire chef du gouvernement, de 1688 à 1712, Lanthen-Heid oserait-il par là signifier

### **Ouverture et activités**

Les propriétaires ont de tout temps ouvert leurs portes à des manifestations publiques et aux sociétés culturelles. Cela va d'une très populaire fête des Jodleurs suisses à la cérémonie de promotion des caporaux de la caserne voisine, en passant par la visite d'une société de dendrologie zurichoise, un colloque sur les maisons patriciennes ou la réception du Saint-Père, avec messe dans le parc, en 1984. Lors des journées du patrimoine, en 1998, bon nombre de fribourgeois ont pu visiter son parc et ses jardins. La partie officielle de la Fête fédérale de musique s'y déroulera en 2001.

sa prééminence? (...) Dans un espace symbolique, plus on s'élève et plus la densité du «sacré» s'accroît. Le plafond de La Poya, peuplé de génies dont la nature paienne ou chrétienne est indécise, s'organise de façon rigoureuse. Au centre, une couronne de chêne soutenue aux points cardinaux par quatre couples de *putti*. Contrairement aux très belles couronnes borrominiennes qu'elle évoque aussitôt (celles du second collatéral, à St-Jean de Latran, portées par quatre têtes d'anges à quatre ailes), celle de La Poya *tourne*, comme l'indiquent les quatre branches qui s'en détachent en pales pour former une sorte de svastika: vu de dessous, le cercle est sénestrogyre. L'angelot qui tient le lustre-

*Les stucs du grand salon avec leurs putti*



soleil suspendu au centre du «cube» obéit à une rotation de même sens, tout en marquant un axe approximativement NE-SO. (A ce point, il serait intéressant de savoir exactement à quoi correspond l'axe de la construction)

Si l'on se souvient que le symbolisme cosmique des voûtes et plafonds persiste encore à cette époque, on admettra que tout cercle zénithal affirme la calotte du ciel: c'est donc une coupole virtuelle qui coiffe le grand salon. Cette coupole s'inscrit dans le «carré» de la pièce d'apparat, dont les quatre coquilles des angles esquissent les diagonales, mais aussi dans un carré sur la pointe dont les quatre couronnes figurent les sommets. Ces éléments disposent au plafond le schéma traditionnel d'un horoscope, auquel se combine – au moins allusivement – le symbolisme de l'horloge cosmique et du centre du monde.

Le sens littéral de villa-temple, jusqu'ici purement typologique, acquiert donc une certaine consistance. Le «cube» central, isolé de tous côtés, paraît comme protégé par le porche et le portique. Au sévère dorique du dehors succède, par un intense effet de contraste, le riche composite du dedans: on y accède par sept marches sur la face sud, celle qui porte le fronton ostentatoire. (...)

### **La Poya dans le néo-palladianisme**

L'Europe entière ne songe qu'à imiter le roi-soleil, mais un ambassadeur suisse de retour de Versailles se bâtit une villa à l'italienne: indépendance ou provincialisme? Et non seulement il ne succombe pas à l'épidémie de conformisme, mais il choisit comme modèles contradictoires deux architectes qui sont précisément au plus bas de leur fortune.

Aucun grand chantier récent ou contemporain, en effet, ne fait écho à Palladio ou à

Borromini, si l'on excepte la SS. Sidone, achevée en 1690, et St. Nikolaus auf der Kleinseite, qui s'élève à partir de 1704. En 1687 se terminait le Grand Trianon, deux ans plus tard la façade de Versailles côté jardin, les Invalides en 1691. Le palais Pesaro et Saint-Paul de Londres s'édifient lentement. Schönbrunn a démarré en 1695, le palais royal de Stockholm en 1697, un an plus tard celui de Berlin, tandis que débutent les travaux de la place Vendôme. La construction de la chapelle de Versailles commence en 1699, celle de Castel Howard et de Melk en 1702, Einsiedeln en 1704.

Lancée à Paris, la mode des *folies*, elle, ne se répand qu'après 1700; celle des maisons de campagne débutera plus tard, ou du moins les traités d'architecture insistent-ils jusqu'alors sur la demeure urbaine (l'hôtel) et sur le château: il faut attendre 1737 pour que J.F. Blondel publie *De la distribution des maisons de plaisance* et 1743 pour lire *L'art de bâtir les maisons de campagne* de Briseux.

Les manifestations du palladianisme anglais, après la république de Cromwell, ne reprennent qu'à partir de 1710, avec des projets de Campbell; Stourhead date de 1722, comme Mereworth Castle; la première villa de Burlington est de 1720, tandis que Gibbs élabore avant 1728 des projets organisés de façon semblable à La Poya.

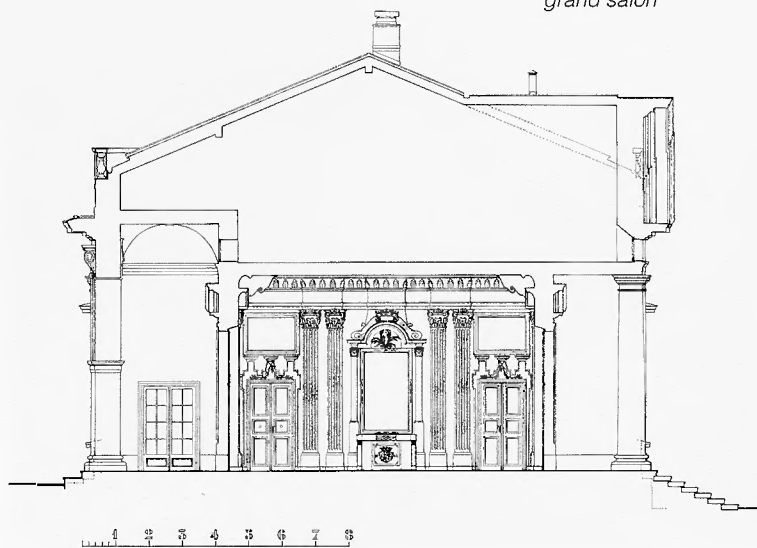
En France, l'engouement pour Palladio ne fut jamais éclatant. De même que Du Cerceau avait aussitôt pris des libertés avec les *Quattro Libri*, Le Muet publie un plan inspiré de la villa Emo ou de celle de Finale, mais pourvu d'une élévation hétérodoxe. Bulet donne au château d'Issy (1682) un plan génériquement palladien et des façades modernes, mais les exemples sont rarissimes. Les architectes français du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle s'intéressent moins à la production du Vicentin qu'à sa théorie des

ordres; entre 1670 et 1700, ils jugent son architecture trop anachronique pour être susceptible de transposition et ses règles trop abstraites. (...)

### La Poya dans le néo-borrominisme

Pour D'Aviler, Borromini «et tous ceux qui ont eu le malheur de le suivre» n'ont produit que licences effrénées et compositions bizarres: son opinion vaut pour tous les auteurs français, aujourd'hui encore imperméables au meilleur du baroque. Ce sont les pays germaniques qui développeront avec une liberté inouïe les virtualités borrominiennes. En Italie même, il est ardu de déterminer un *terminus a quo*; en effet, si l'on peut considérer un saut de deux générations entre Guarini et Vittone, on a quelque peine à juger si des publications comme les *Opera* (1720), l'*Opus architectonicum* (1725) ou l'*Architettura civile* de Guarini (1737) ont précédé la demande ou l'ont seulement alimentée. De toute façon, La Poya, dans cette

Coupe sur le grand salon



perspective, s'inscrit comme une manifestation précoce, probablement l'une des toutes premières qu'ait inspiré le *Studio di architettura civile*. Les relations privilégiées entre Rome et Fribourg depuis la Contre-Réforme expliquent la transmission de ce recueil.

### L'architecte

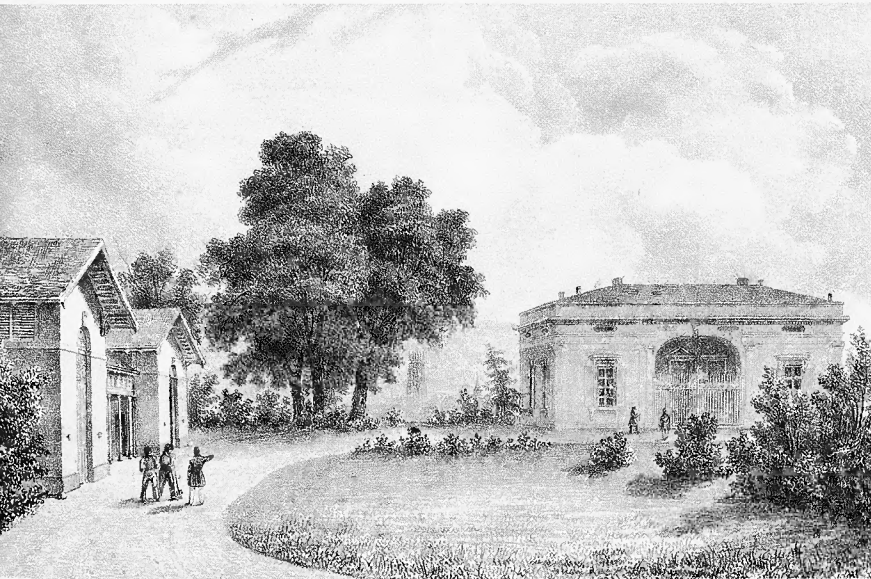
Le champ créé par les constats auxquels nous avons procédé n'est pas homogène. Deux sources italiennes fondamentalement inconciliables, un filtre français, des régionalismes, des archaïsmes, des licences et des fautes – et pourtant une seule campagne de construction, ou du moins deux campagnes rapprochées: quelle formation est-il possible d'induire à partir d'une telle mosaïque?

François-Philippe de Lanthen-Heid aurait-il reçu de Paris une esquisse de plan ou seulement la «belle façade», laissant ensuite aux maîtres d'œuvre locaux le soin d'inventer le reste au mieux de leurs connais-

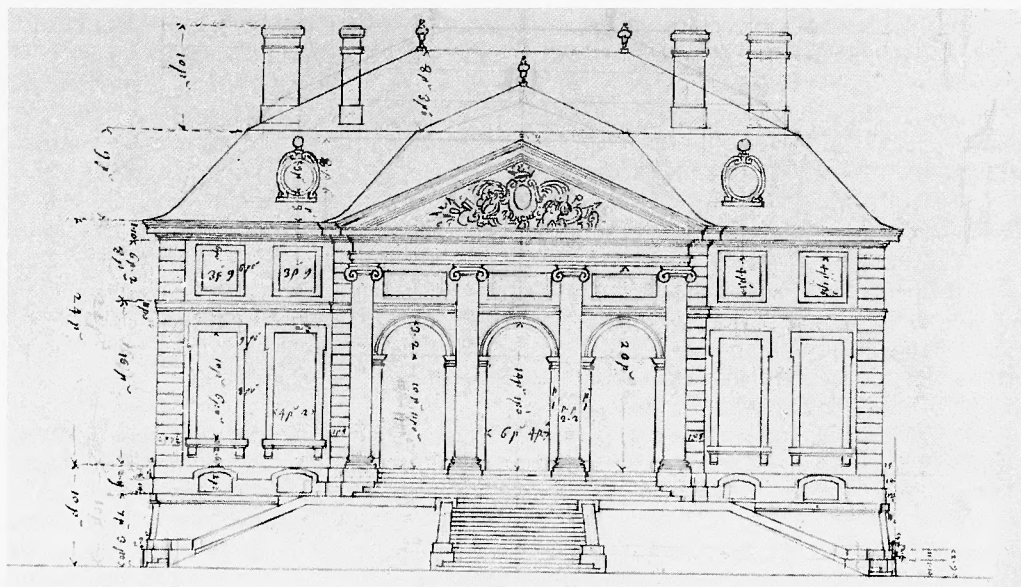
sances? L'hypothèse d'un auteur si étranger qu'il n'aurait même pas visité le chantier permet, certes, de disculper l'architecte de toutes les incongruités de La Poya: proportions hétérodoxes, hésitations dont témoigne le porche, fronton débordant le portique, alliance entre pilastre et demi-colonne, corniches engagées dans les murs latéraux, amortissements gothiques, discontinuité de la frise du salon... Toutefois, on imagine mal quel architecte formé dans le milieu français pourrait avoir conçu cet objet palladien-borrominien.

A vrai dire, on ne le voit pas mieux si l'on se tourne du côté de l'Italie, et pour la même raison. Ce que produisent les successeurs immédiats de Borromini n'a véritablement rien de commun avec La Poya: autant ils miment une architecture dionysiaque, autant elle cherche des effets apolliniens. Et les futurs néo-palladiens ne produiront rien de ce ton-là.

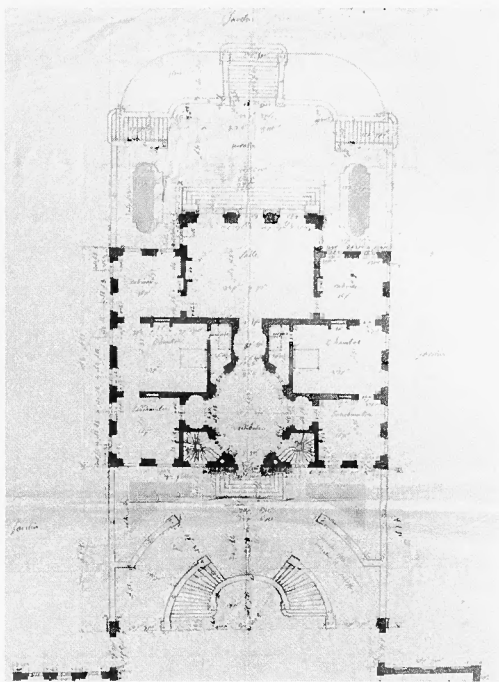
Gravure anonyme,  
avant 1847.



Au début d'un siècle de dilettantes, La Poya pourrait bien être l'œuvre de l'un d'eux. (...) Seul un amateur peut, avec une si grande insouciance des implications, juxtaposer ainsi des horizons conceptuels contradictoires: il faut être absent des préjugés d'école, voire ne pas apercevoir les différences, pour tenter aussi paisiblement d'en faire un tout. Cette attitude éclectique trouve à point nommé son élément dans l'«éclectisme agnostique» de l'album de 1702; elle permet de manipuler sans remords les pièces d'une composition où D'Aviler, pilier de l'enseignement académique, fournit des images et non des préceptes, où les *Quattro Libri* procurent eux aussi des solutions formelles par permutation, ou les exemples de Rossi sont réduits à l'état de numéros de catalogue, interchangeables et combinables à merci. Pourtant, malgré une dérive



peu inventive, l'espace ramené aux surfaces qui le déterminent, la résolution floue de certaines articulations, la simplification des séquences et des profils, la présence de formes patoisantes et tout ce que nous avons déjà énuméré, La Poya et son grand salon ne se manifestent nullement comme un agglomérat de fragments hétéroclites, mais au contraire comme un ensemble remarquablement contrôlé. C'est qu'un dessin bien conduit, sans doute guidé par la passion propre aux dilettantes, l'a emporté sur l'inexpérience, en permettant au bâtisseur de produire exactement ce qu'il désirait, et dont seule une analyse découvre peu à peu les moyens. (...)



*Après la publication de mon article de 1977 ont été découverts, à Stockholm, une coupe et deux élévations d'un projet pour La Poya, non signés, mais datés du 16 juin 1700.*

*Le plan général diffère considérablement de celui de l'édifice réalisé, mais est lui aussi traversé par le grand axe du parc; sa distribution affiche une symétrie absolue; en revanche, contrairement aux façades (surtout celle du sud), ce plan ne relève pas d'une typologie à la française: le mystère de La Poya devient encore plus passionnant!*

*André Corboz*

# CLARA MESSAGÈRE

## 1928-2000



**Eleonore Pieters, écrivain sous le nom de Clara Messagère, s'est éteinte le 3 avril 2000, au terme d'une vie de souffrance. Elle laisse une œuvre littéraire entièrement inédite en langue française, mais pour une part traduite en russe et publiée à Saint-Pétersbourg et Moscou, grâce à l'intérêt et à l'amitié de nos partenaires russes. Une fondation portant son nom est en gestation: elle permettra des stages d'étudiants et d'artistes à Fribourg avec mise à disposition d'un logement. Les textes qui suivent, déjà publiés en Russie, sont les «bonnes feuilles» d'un ouvrage à paraître.**

31

## FIN DE PARCOURS

Elle ne savait pas pourquoi elle était sortie. Le tête-à-tête avec soi-même devenu insupportable? Ou simplement la chaleur? Oui, c'était à cause de la chaleur. C'est sans difficulté qu'elle put poser la Fiat assez près du chemin qu'elle se proposait d'emprunter. La portière claqua dans le silence. Les villas étaient muettes, abandonnées dans la touffeur de juin. Sans s'étonner de le trouver là, en bordure de la ville, elle longea un champ de blé, soyeux tapis de Perse tombé du ciel. Les douces barbes ondoyaient à hauteur de son regard sur le bleu précaire du ciel. Elle marchait, les mains dans les poches de sa légère veste de gabardine. Le jour usait ses dernières forces. La grosse tour carrée sommée d'un toit pointu qui, jadis, verrouillait la ville, noircissait à contre-jour d'un soleil déclinant.

Elle quitta la route, obliquant à gauche, s'engagea sur le chemin asphalté qui montait parmi les arbres d'un ancien bois domanial. Les vieux fûts s'élevaient très

haut. Leurs feuillages se rejoignaient loin au-dessus de sa tête, formant une voûte fraîche et murmurante. Des oiseaux invisibles s'appelaient ou entonnaient leur chant vespéral. La chaleur éventée par les larges palmes s'adoucissait. Les plantes poussiéreuses qui mousaïsaient sur les talus dégageaient un parfum fort et amer.

La femme tomba en arrêt. Elle contempla, songeuse, le fouillis d'herbes sauvages, de graminées d'argent clair, de ronces basses, parmi lesquelles s'écarquillaient des fleurs minuscules. L'odeur lui sembla venir de très loin à sa rencontre, ramper du fond de sa mémoire, la renvoyant à l'enfant qu'elle fut une fois. Deux ombres lui tiennent compagnie, celles de son père et de sa mère tels qu'ils étaient du temps où c'était toujours l'été. Les bois? Non, il n'y avait l'image d'aucun bois dans le coffret si petit, si peu riche de sa mémoire. Seulement ces herbes grises, fatiguées et pauvres, qui végétaient au bord du chemin campagnard, à la lisière d'une grande ville. Cette odeur, bien



que vieille et funèbre, encensait les pieds de la femme avec une vigueur juvénile, recréait pour un court instant le climat encore instable de son enfance. Ceci, avait-elle alors deviné, en respirant ce condensé d'effluves, ceci n'était pas encore la beauté, mais c'en était la promesse, l'avant-goût sans douceur, l'acidité d'avant l'épanouissement, d'avant la plénitude de la révélation. Mais à mesure qu'elle grandirait, les choses ne pouvaient devenir que de plus en plus belles, parce qu'elle les comprendrait. Dans ce qui n'était encore qu'un murmure, elle finirait par distinguer des sons intelligibles. Des mots seraient prononcés pour elle, des phrases entières qui chanteraient en harmonie avec la troublante espérance qui naissait en ce moment dans son esprit d'enfant. Le monde n'était pas seulement de pierre et de verre. Il arrivait que, tout à coup, les tranchées des rues sonores s'ouvraient, débouchent sur des jardins, sur des allées d'arbres, puis sur des champs et des prés. Là, le vent se mettait à respirer avec plus de force et le soleil montait sur sa cathèdre de nuages; des odeurs inconnues s'élevaient de la terre échauffée, et dans le ciel soudain déplié jusqu'à l'horizon, passait le vol aigu des oiseaux. Les sons qui lui parvenaient enchâssés dans le silence, n'étaient pas ceux qu'elle connaissait. Chacun d'eux exigeait d'elle une attention singulière et nouvelle, située dans une zone différente de son être. Ils s'élevaient et s'ouvraient, isolés, solennels, sans s'écraser les uns les autres, sans s'imposer autrement que par leur particulière splendeur qu'on comprenait instantanément, comme une langue qu'on aurait sue de naissance. Ce serait cela, la beauté.

Elle se reprit à marcher. Le chemin montait toujours. Par endroit les arbres s'écartaient, laissaient la place au vert tapis d'herbe encore jeune. Depuis quand n'avait-elle plus pensé à l'enfant qu'elle avait été? La jeunesse, puis la maturité ont fait s'écrouler les mille instants de la vie, chacun dur comme un caillou et pesant son poids d'oubli, à croire que c'était sciemment qu'elle avait aidé à faire disparaître la petite fille gauche et marquée d'un pli soucieux qu'elle fut, accumulant sur la tombe de la petite morte toutes les pierres rencontrées sur son chemin. Il lui semblait que

rien de ce qu'elle était devenue n'avait pu naître de cette pauvre graine. C'était ailleurs, loin de ce sol ingrat qu'elle était née, avait grandi et formé sa fleur unique. Il n'y avait pas eu de commencement.

Cependant l'odeur amère brusquement reconnue, replacée à un point précis de son histoire, ramène ce temps aboli à tous les autres événements de son existence, comme s'ils en étaient issus malgré elle, sans son consentement. Les fils rompus se renouent d'eux-mêmes, s'entrelacent, tissent une toile serrée où un même motif se répète, abstrait et un peu fruste. Pas du tout la forme d'une fleur, pas même d'une feuille stylisée. Indéchiffrable comme l'idéogramme d'une langue depuis longtemps perdue. Son nom.

Venue sur des pieds muets, une jeune femme la dépassa d'une foulée élastique, allongeant des jambes fines et musclées sous la danse rythmée de son short violet. Une queue de cheveux blonds battait son dos nerveux. La jeunesse de la coureuse la blessa, comme si elle venait de se heurter à un obstacle, une branche basse et perfide en travers de sa paisible déambulation. Elle ralentit le pas, sensible soudain à la résistance de la côte qu'elle gravissait. Son cœur cogne et elle lutte un moment pour discipliner son souffle. Depuis quand le monde autour d'elle avait-il rajeuni? Si jeunes les femmes et les hommes, si jeune la verdure, et jeune aussi l'odeur douce-amère distillée dans l'air assoupi de ce soir de juin. Où, oui où avait-il disparu le long intervalle qui sépare les deux temps, celui d'autrefois et celui de maintenant? Arrêtée, elle vit qu'un soleil rouge descendait derrière la colonnade serrée des arbres, au-delà desquels, en contre bas de la falaise où elle se tenait, la rivière aux eaux lentes jetait un éclair vert-argent. La lointaine rumeur de la ville monta jusqu'à elle par pulsations inégales. Elle s'en détourna, se remit en mouvement sur le chemin qui s'était aplani.

Sans qu'elle eût deviné son existence, un escalier aux pierres branlantes, mortaisées seulement de mousse et d'herbes, se découvrit à sa gauche. Des abeilles attardées et deux papillons noirs le survolaient, des-

endant et remontant en silence les marches grises et rompues, comme une invitation à les gravir. Alors qu'elle hésitait, elle eut conscience que les oiseaux se taisaient avec ensemble, et que les arbres qui jusque-là babillaient dans le vent du soir laissaient pendre leurs feuilles, dans une immobilité pleine de pensée et d'attente. Lentement elle monta, ne s'arrêta que sur la plate-forme, où des herbes, plus vieilles et plus fortes, et envahies d'orties et de chardons, enserrèrent ses chevilles. Devant elle, accrochée à des tenons de fer engagés dans ce qui restait d'un très vieux mur d'enceinte, à présent affaissé, s'élevaient les deux battants d'une grille mangée de rouille, qu'un antique cadenas et sa chaîne épaisse défendaient. Au-delà commençait une allée d'arbres, des hêtres semblables à de puissants piliers, qui poussaient haut dans l'azur rose leurs arceaux, là où leurs feuillages se touchaient, comme pour prendre appui les uns sur les autres, L'allée, parfaitement droite, occupait un large tertre qui, des deux côtés, s'inclinait en pentes douces d'un vert innocent. Voilà des dizaines d'années que le temps s'est immobilisé entre les branches de l'allée sans fin pétrifiée de silence, un silence qui agit comme un enchantement.

Quelque chose d'elle, une âme très ancienne qui se souvient, une part inconnue d'elle ou longtemps oubliée, s'élançait au-delà de la grille. La rébarbative clôture qui ne ferme rien, puisqu'il suffit, pour passer outre, de la contourner, n'agit pas comme un interdit mais plutôt comme un appel, un «c'est ici» qui sollicite l'attention et arrête le pas du passant. L'allée majestueuse se perd dans le lointain, dans le vide du ciel, là où tout est calme, achevé depuis longtemps, suspendu dans l'éternité. Il était une fois...

Ici aussi, pense la femme étonnée, est un lieu d'enfance. Et celui qui s'y engagerait serait en perte de temps, tel un personnage de conte. Qui sait, la foudre peut tomber soudain, renversant les colonnes du temple sur l'imprudent qui a voulu savoir à quoi mène la mystérieuse avenue. Ou un ange apparaître, vêtu d'éclairs. A moins qu'une citrouille attelée de rats blancs ne vous dépasse sur ses roues de fumées.

N'y ai-je pas pris place, dans un manteau d'hermine veloutée, à la rencontre du prince qui devait venir, et qui n'est jamais venu...

Elle a repris sa marche. Comme les arbres sont hautes et proches les herbes! Il lui semble qu'elle les toucherait sans avoir à se baisser. Dans le cœur doré d'une marguerite qui s'est ouverte à ras le sol, elle peut voir remuer les antennes d'un insecte rayé de rouge et de noir. Ne disparaîtrait-elle pas derrière ces énormes fougères si elle le voulait, comme du temps où, ainsi dissimulée, elle appelait sans voix, réprimant son rire, Vizir, afin qu'il la cherche et la trouve avec des jappements agus de joie...

Vizir, brave compagnon, amitié sans pareille. La chaleur de ta fourrure blanche tachée de noir, pour peu que j'y pense, je la retrouve au creux de ma paume. Tu n'es pas mort, je le sais. Les chiens ne meurent pas; leur affection demeure vivante en nous, comme un feu qui brûle par temps de neige. Son âme ne m'a pas quittée. Elle le héla dans un soupir, et le nom s'envola de ses lèvres telles une graine ailée. Tout en marchant, elle écoute. Pourquoi ne lui répondrait-il pas, son messager auprès des instances divines, se sourit-elle. Rien ne répond à son cri assourdi, mais un chien vient d'apparaître au tournant du chemin. C'est un setter fauve, qui tombe en arrêt à sa vue, au moment où, encore incrédule, elle vient de s'arrêter. Ce qu'elle voit, c'est un vrai chien, un setter à la robe de feu, et non un bouvier à la fourrure blanche et noire. Pas le fantôme évoqué de Vizir, mais un chien néanmoins, qui hume le vent dans sa direction et l'interroge du regard.

Il arrive que la mémoire craque dans une explosion silencieuse. Les certitudes qu'elle détient s'effondrent, et voilà que se reforment, parmi la poussière des décombres, des images oubliées, réveillant des sensations qui semblent étrangères à notre nature. Je suis aussi cela que je ne savais pas être. Elle a beau se dire que ce n'est qu'un chien en maraude; elle sait qu'il n'y a pas de miracles. Seulement une multitude de signes que nous négligeons de déchiffrer. Sauf à certains moments de notre vie, où leur évidence

s'impose à nous de telle sorte qu'ils nous parlent un langage dont l'interprétation n'exige d'autre effort que celui qui consiste à les accepter dans leur simplicité. Depuis que l'odeur amère des plantes sauvages a ressuscité en elle l'esprit d'enfance qui, patient, attendait de renaître de ses cendres, elle s'étonne à peine que le nom qui lui a échappé dans le silence de ces solitudes ait fait se matérialiser la forme bien vivante d'une bête. Nos vœux n'atteignent pas les humains, Mais les esprits les entendent. Ils ouvrent nos yeux et les accommodent à notre entendement, à cela qui doit être su au moment où nous sommes las d'errer parmi d'inintelligibles symboles. C'est le vieux parfum reconnu des herbes en liberté qui l'a fait s'arrêter longuement, puis s'interroger devant la grille qui, pareille à un nain qui prétendrait protéger des géants, défend l'allée enchantée. Ensuite, le chien a pris la place qui lui revenait dans son rêve éveillé. La bête la dépasse, après l'avoir reniflée poliment, Elle ne se retourne pas.

Elle avance encore un peu. Imperceptiblement le soleil descend, fond derrière la futaie qu'il éclabousse d'or. Les merles conversent avec entrain dans les bois qui, peu à peu, s'assoupissent. Il est temps qu'elle revienne sur ses pas. Maintenant le chemin descendait, et elle marcha plus vite. Revoici la grille, à demi cachée par les branches basses des arbres, si bien qu'on pouvait la dépasser sans la remarquer. Revoici le carré de pré qui est d'un vert si jeune. Déjà la tour carrée au toit pointu se profilait en noir sur le ciel clair. Derrière une barrière peinte en blanc, une pelouse s'étendait entre des massifs de fleurs dormantes; une maison basse nichait parmi les bouleaux à la longue chevelure. A cet instant où sa promenade allait prendre fin, son attention fut alertée par une assemblée de chats. Ils étaient trois, postés à bonne distance les uns des autres. Le premier était blanc, le second tigré et le troisième était une chatte tricolore. Ils étaient parfaitement immobiles, et à eux trois, ils occupaient les angles d'un triangle parfait. Eux aussi faisaient partie du conte où elle jouait un rôle sans le savoir. Figuraient-ils les trois sorcières chargées de dérouter les voyageurs? Ou les Parques, les Tria Fata fileuses de sorts? Immobiles, ils l'examinaient de leurs

grands yeux songeurs, qui ne cillaient pas. Attendaient-ils qu'elle se fût éloignée, avant de brouiller les cartes, composer d'autres figures géométriques?...

Tout en obliquant vers la tour, elle songeait, encore sans crainte. Elle ne voit pas encore. Elle sait seulement qu'elle est seule, qu'elle a toujours été seule, aussi loin que sa mémoire remonte. Cette constatation, elle la fait paisiblement. Ce n'est pas la première fois. Mais voici que soudain sa solitude l'interroge; oui, comme un juge au tribunal: Qu'est-ce qui, en toi, t'a valu la solitude? Qu'as-tu fait? Qu'as-tu négligé de faire? Comme lorsqu'on court sous une averse soudaine, son esprit se rue de questions en réponses sur un rythme fiévreux. Les questions sont truquées, et les réponses sont des voltes et des esquives. Contre quoi se défend-elle? Elle est innocente, elle n'a rien fait: Rien fait, vraiment? Et alors justement pourquoi n'avoir rien fait? Nous voulons dire: dans l'autre sens. A cela elle ne répond pas. Elle n'a rien à dire. Comment expliquer ce qu'on ne comprend pas? Elle est seule car personne n'est venu. C'est parfaitement simple. Personne? La solitude hausse les sourcils, à la façon d'un juge qui ne croit pas un mot de ce que vous dites. Personnel! répond-elle avec la conviction désespérée de celui qui se sait en mauvaise posture. Suspect. Et à mesure qu'il croit trouver les mots pour défendre sa cause, de plus en plus suspect. Elle se rebiffe: est-ce qu'on ne veut vraiment pas comprendre que c'était une question de confiance! Comment ça? De quoi s'agit-il? Qui aurait dû avoir confiance? Moi, dit-elle avec agacement, moi. Confiance en moi. Si on m'avait fait confiance. Le juge se ratatina. Il ne comprend rien à cette explosion de colère. Une femme si modeste. Si petite. Non par la taille, mais petite à l'intérieur d'elle-même. Une petite fille qui n'a jamais grandi. Un instant, elle s'empêtre dans la toile d'araignée du mépris, mais se dégage vite. Il n'y a rien à trouver de ce côté. C'est un sentiment dont elle a toujours subi les effets sans du tout le comprendre, Qu'y a-t-il en elle qui soit méprisable? Elle n'est rien, et le sait sans trop en souffrir. Serait-ce ce savoir, presque paisible, qui la rend méprisable?...



Elle est en sueur. Sa nuque lui fait mal d'une vieille et familière douleur. Du bout des doigts elle la masse. Regarde-toi, tu es vieille, dit le juge d'une voix faible, honteuse. Elle lève les épaules, exaspérée. Hé! est-ce que je ne le sais pas? Et prend conscience que jusqu'à cette minute où ses doigts vont et viennent sur sa nuque tremblante, elle ne savait pas. Et tandis que l'amertume de cette révélation prenait possession d'elle, elle franchit la porte béante de la tour.

Un froid de marbre lui tomba sur les épaules et, une fois encore, quelque chose l'arrêta. A ses pieds, tassé sur le pavé humide, une forme noire se détachait. Quelque chose était là, qui ne bougeait pas et qui pourtant n'était pas une pierre. Elle ne s'y trompa pas et approcha doucement pour mieux voir. Et ce qu'elle vit était un oiseau au plumage sombre. Et bien qu'il eût à peine la taille d'un étourneau, elle discerna que c'était un pigeon, un porteur de messages. A sa vue, il se mit à marcher deçà delà, sans faire mine de vouloir s'envoler. En regardant mieux la petite bête esseulée sous l'ombre noire de la tour, elle comprit que c'était une jeune bête, encore impropre au vol. Sans doute

était-il tombé du nid. Levant la tête, elle aperçut, perchée très haut sur une poutre, d'autres pigeons, qui avaient dû nidifier sous le couvert de la toiture. Ils semblaient se désintéresser de toute la scène.

Le pigeonneau portait déjà toutes ses plumes, mais elles étaient ternes, encore dépourvues des irisations qu'elles prendraient plus tard. Il allait et venait non loin d'elle, tandis qu'elle lui parlait à mi-voix, et elle vit qu'il l'écoutait car il fixa sur elle un œil rond, encore doux et enfantin. Elle se rappela les chats qu'elle venait de quitter, les Parques implacables aux oiseaux. Le pigeonneau alla se coller dans l'angle le plus obscur de la muraille, comme si l'instinct lui commandait de se confondre avec le noir de la nuit qui déjà s'épaississait là. Mais soudain il revint vers la femme immobile, qui lui parlait dans un bruit de gorge et d'enfance. Il courait presque et ne s'arrêta qu'à ses pieds. Alors il inclina un peu la tête, comme pour un salut encore gauche et imparfait. Après quoi il s'assit, confiant, fixant de nouveau sur elle son œil candide où errait une envie de sommeil. Elle devina qu'il se serait laissé saisir, qu'il était sans crainte, ayant vu en elle une figure secourable, bénéfique. Emue, elle s'écarta sans bruit de l'oiseau en perdition. Dans un geste d'impuissance désolée, elle ouvrit les bras et le salua à son tour, gauche aussi, et confiante. Elle sourit faiblement. Que de signes, pensa-t-elle. Mais de quoi, et pourquoi en ce moment? Je ne pouvais rien faire pour toi, petit messenger venu du fond des temps, songea-t-elle, en regagnant sa voiture. Si petit et déjà perdu. Mais n'est-ce pas dès le départ que tout est gagné ou perdu? Elle mit le contact et alluma les phares, qui allaient éclairer sa dernière route.

18 juin 1992

# MON PETERSBOURG

Arrive-t-il qu'une ville rêvée se mette à exister pour nous autant – et plus – que si nous l'avions longuement parcourue et contemplée? Oui. Ce phénomène n'est pas rare. Il peut suffire d'un nom à la sonorité étrange et prenante pour que l'image d'elle se forme dans l'esprit. Le nom prend couleur et parfum, comme les petites villes normandes que Marcel Proust évoque sans les connaître d'après la seule musique qui vibre dans les syllabes de leurs noms. Qui sait, leur vrai visage n'est sans doute pas à la hauteur de l'enchantement que provoque le vocable qui les désigne. Florence, Vienne, Tolède, Prague, Amsterdam, Copenhague, Saint-Pétersbourg... Je les récite au hasard, avec l'innocence d'un enfant qui croit brandir une baguette magique. Mais aussitôt prononcés, ces noms n'évoquent pas seulement le profil d'une cité, mais les figures de ceux qui y vécurent, y vivent toujours pour peu que nous les y cherchions.

Tolède est pour jamais, dans notre imaginaire, la cité livide, sise au bord de son fleuve, écrasée sous un ciel de plomb, comme si nous pouvions la voir par l'œil halluciné du Greco. Prague, c'est Kafka, piéton fiévreux de la ruelle des Alchimistes. Amsterdam, ce sont les miséreux bibliques, les prophètes en turban et robe brochée d'or, les semelles trouées du fils prodigue, tels que les vit Rembrandt. Copenhague, c'est toi, Sören Kierkegaard, qui vas de ton pas de héron le long des quais embrumés, le gibus sur la tête et ton parapluie roulé sous le bras, l'esprit tourmenté et le cœur plein de douleur, lorsque tu fuyais Régine Olsen, ta fiancée, pour aller au-devant d'un autre amour qui était pour toi vérité.

Saint-Pétersbourg. Comment ne pas errer dans ses rues, sur son pavé humide, au bord des eaux troublées de la Neva, traverser ses ponts et ses places avec Raskolnikov, et s'asseoir dans un de ces traktirs qui n'existent plus, pour y écouter les confidences désespérées de Marmeladov? (Et toujours la lune regarde par la fenêtre de ta chambre «étroite comme une armoire», où tu délirais encore...)

Quel pôle inconnu de notre identité cherchons-nous à

atteindre à l'aide des images d'une ville rêvée? Certains lieux semblent nous lancer un appel à travers l'espace et le temps, comme si nous y avions vécu déjà une vie. Ou bien nous croyons follement que nous y respirerons mieux que dans un «ici» qui nous paraît soudain manquer à ses promesses. Ce n'est pas un banal besoin d'ailleurs, mais celui du lieu de la terre avec lequel notre nature profonde entrerait en résonance.

Souvent, la photo impose à ma vision des images qui s'accordent mal avec celles que j'ai rêvées. L'Amirauté, la forteresse Pierre-et-Paul, cadrées de près par l'artiste, sont une réalité qui s'introduit de force dans mon imagerie. De l'Amirauté, je ne veux que le cube et sa flèche au bout de la Nevski. Comme je ne veux de la forteresse que ses farouches murailles et la pointe dorée de son église, contemplée de l'autre rive de la Neva, figée sous sa dalle de glace, que traverse un peuple depuis longtemps disparu. Sur le pavé de vos rues, de vos places, ce ne sont point vos pas que j'entends, hommes d'aujourd'hui, mais ceux d'un flâneur solitaire et voûté, à la barbe rare, à l'œil inquiet, et qui écoutent ses voix intérieures lui chuchoter des mots qui sont dans ma mémoire. Nous cheminons ensemble le long des canaux d'une foulée égale. Sommes-nous deux? Quelle est cette foule bizarre d'hommes et de femmes qui nous accompagne? Ce n'est pas un cortège anonyme, composé de visages inconnus. Je les reconnais, comme je connais mon compagnon. Ce sont les miens: je puis les nommer.

Et peut-être qu'eux aussi, qui m'acceptent parmi eux comme un personnage tard venu, m'appellent-ils aussi par mon nom. Pourquoi ne me rendraient-ils pas un peu de l'intérêt passionné qu'ils m'inspirent? Il n'y a pas de quoi sourire. Le dialogue avec les ombres est plus aisé qu'avec les vivants. Est-ce que je ne les connais pas mieux que je me connais moi-même?

Ainsi, je me promène, comme eux invisible, dans votre ville, Pétersbourgeois de cette fin d'un siècle qui fut terrible. Si j'étais présente parmi vous, je ne saurais

me défendre de chercher sur vos visages le reflet de ceux qui me sont familiers. Si votre âme est semblable pour le meilleur à celles des personnages de Pouchkine, de Dostoïevski, je saurai que je puis vous aimer en dépit de nos dissemblances. L'un de vous me disait: «Jamais vous ne pourrez nous comprendre.» Est-ce si sûr? J'en appelle à mon maître Fiodor Mikhaïlovitch, à mon fidèle compagnon de

route. Je le vois sourire à lèvres closes et m'adresser, avec une douce pitié, un signe de tête encourageant. Complice.

Clara Messagère

Dédié à Elena Mihailovna Tarkhanova. Mars 1997.

*Saint-Pétersbourg, ville rêvée, intérieurement habitée.*



